

Zeitschrift:	Revue de linguistique romane
Herausgeber:	Société de Linguistique Romane
Band:	36 (1972)
Heft:	143-144
Artikel:	Langue et société dans le domaine linguistique catalan notamment à Barcelone
Autor:	Badia-Margarit, A.M.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-399518

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LANGUE ET SOCIÉTÉ DANS LE DOMAINE LINGUISTIQUE CATALAN, NOTAMMENT A BARCELONE *

I. LA SITUATION VERS 1900.

1. Le seul énoncé de cet exposé, « langue et société », nous indique, dès le commencement, que les rapports entre ces deux réalités posent, dans le domaine linguistique catalan, un vrai problème ; ils sont eux-mêmes un problème. Sinon, on n'en parlerait pas dans ces termes. Nous enregistrons certes ce problème partout dans les pays catalans ; néanmoins, je dois dire que mes données ici ont affaire tout spécialement à la situation socio-linguistique du catalan à Barcelone. Si le problème a une portée générale, de sorte que mon exposé peut être considéré comme valable à grands traits pour le domaine linguistique tout entier, la situation qu'on y décrit se réfère donc, et bien concrètement, à la façon dont ce problème s'est cristallisé à Barcelone.

Pourquoi doit-on emprunter le mot « problème » lorsqu'un veut analyser les rapports entre langue et société à Barcelone ou en catalan ? Couramment on identifie langue et société dans n'importe quelle langue. Pensons, par exemple, au français, à l'espagnol. Nous pourrons étudier les manifestations littéraires d'élite dans ces deux langues, ou, au pôle opposé, leurs manifestations littéraires les plus vulgaires, nous pourrons nous intéresser aux argots (des soldats, des étudiants, etc.) en français ou en espagnol. Cependant, tout ce que je viens de rappeler entraîne toujours, en réalité, une relation inévitable entre langue et société, et en français et en espagnol : nous y trouvons, dans chaque situation, la langue, appuyée par la société qui lui correspond.

Alors, pourquoi pose-t-on le problème dans ces termes en catalan ? Pourquoi langue et société constituent-elles elles-mêmes un problème en catalan ? Il faut le dire franchement dès maintenant : « langue » et « société » n'arrivent

* Texte remanié et amplifié d'une conférence que j'ai faite à Tübingen (le 26 octobre 1970) et que j'ai répétée, avec des petites modifications, à Heidelberg (le 28 octobre) et à Fribourg-en-Brisgau (le 29 octobre). Mis à jour en été 1971.

pas à s'identifier en catalan. Cette identité, si naturelle et si nécessaire d'ailleurs dans n'importe quelle langue, n'existe pas chez nous. Elle n'y existe pas depuis très longtemps : en effet, le manque d'identité entre langue et société est posé depuis des siècles. Il n'est pas exagéré de l'affirmer : à la rigueur, il faudrait reculer jusqu'au Décret de Nova Planta (1716), sous Philippe V, le petit fils de Louis XIV et l'intronisateur de la Maison de Bourbon en Espagne. C'est de cette époque-là que date le commencement du processus conduisant à une situation de « diglossie » chez les catalanophones, qui a toujours eu des conséquences funestes partout, notamment à Valence¹. Pourtant, il ne s'agit pas, maintenant, de faire l'histoire de la langue, mais d'en étudier la situation sociopolitique d'aujourd'hui. Pour ceci, je vais me borner à un point de départ beaucoup plus récent : je reprends donc l'avant-propos de Pompeu Fabra à sa grammaire de 1912², où il analyse les conditions de la langue catalane vers la fin du XIX^e siècle, en faisant voir l'intensité de la castillanisation du catalan de l'époque. Il pensait bien sûr à la syntaxe, terrain où les castillanismes de toute espèce étaient entrés dans le catalan avec le maximum de finesse, de sorte que ceci rendait plus difficile encore leur identification. Quant au vocabulaire, il faut dire que les mots espagnols se mêlaient aux catalans dans les textes écrits et dans la langue parlée, et ceci, avec une telle évidence, qu'on s'est préoccupé tout de suite de nettoyer la langue des « barbarismes » (mot qui a pris de bonne heure chez nous la signification de « castillanisme »)³.

2. Voici donc la raison d'être de la grande entreprise de Pompeu Fabra (1868-1948), qui a été en même temps scientifique (dans le domaine de la linguistique) et sociologique (dans le domaine de la culture du pays). C'est pourquoi nous autres, Catalans, avons fêté avec tant de ferveur, au cours de l'année 1968, le centenaire de Fabra. Cent ans après sa naissance, et surtout cinquante ans après qu'il ait établi les normes de l'orthographe et de la grammaire, nous nous rendons compte, aujourd'hui, de l'empreinte qu'il a su donner à une langue qui avait besoin d'un peu d'ordre, et qui, ainsi, allait montrer à tout le monde jusqu'à quel point elle était capable d'exprimer

1. Voyez, en général, Rafael Ll. Ninyoles, *Conflicte lingüistic valencià*, Valencia, 1969, 184 p.

2. *Gramática de la lengua catalana* por Pompeyo Fabra, 1912, p. ix-x.

3. Cf. par exemple : A. Careta y Vidal, *Diccionari de barbarismes introduïts en la llengua catalana*, Barcelona, 1901. Beaucoup plus récents : E. Vallès, *Diccionari de barbarismes del català modern*, Barcelona, 1930 ; B. Montsià [C. A. Jordana], *Els barbarismes (guia de depuració del lèxic català)*, Barcelona, 1935.

n'importe quelle nuance : langue de création, de narration non littéraire, de la recherche scientifique, des modalités plus courantes, même les argots ; bref : le catalan devenait « une langue commune claire et apte, indéfiniment disponible » (selon la phrase, si répétée chez nous, de Carles Riba). On voit donc qu'il n'est pas trop osé d'affirmer que Pompeu Fabra a été le Vaugelas de la langue catalane, à cause de son sens de la langue, très fin, de son énorme connaissance de l'ancien catalan et aussi des modalités régionales de la langue d'aujourd'hui, de ses idées linguistiques et grammaticales et de sa préparation en linguistique comparée des langues romanes.

Outre la valeur de l'œuvre de Fabra, il y a eu aussi ce que nous pourrions appeler les circonstances concrètes. En effet, Fabra a entrepris son travail au moment où entraient en contact deux grands mouvements : 1) l'organisation scientifique de la linguistique romane, devenue indépendante par rapport à la philologie classique, qu'on peut dater de la fin du XIX^e siècle (le *Grundriss* de Gröber, 1888 ; la *Grammaire* de Meyer-Lübke, 1890, etc) ; 2) la montée croissante du mouvement de récupération spirituelle collective des Catalans comme peuple : récupération économique du pays, depuis la fin du XVIII^e siècle ; la *Renaixença* littéraire (*Oda a la pàtria* d'Aribau, 1833 ; la restauration des *Jocs Florals* à Barcelone, 1859 ; les prix qu'on y a décernés en 1877, à Jacint Verdaguer pour *L'Atlàntida* et à Angel Guimerà pour *L'any mil*) ; l'affirmation de la conscience collective des Catalans, exprimée au moyen de quelques livres qui ont obtenu un grand succès (deux exemples : *Lo Catalanisme*, de Valenti Almirall, 1886, et le *Compendi de doctrina catalanista*, d'Enric Prat de la Riba, avec la collaboration de Pere Muntanyola, 1895) et qui ont été le point de départ des premières aspirations autonomistes, pour en arriver à la « Solidaritat Catalana » (1905-1910), grand mouvement patriotique et politique. La « Solidaritat » a eu d'ailleurs deux effets importants pour la langue catalane ; l'un, sociolinguistique : le « Primer Congrés Internacional de la Llengua Catalana », tenu à Barcelone en 1906¹, et l'autre, académique : la fondation de l'« Institut d'Estudis Catalans » (Barcelone, 1907) et sa Section Philologique (1911).

3. On pourrait se demander quels étaient, chez nous, les rapports entre « langue » et « société », vers 1900, l'époque que je viens de présenter comme un état déjà assez mûr quant à la récupération du sens collectif du peuple catalan. Eh bien, je pense qu'il s'agit d'un moment où la courbe de cette

1. *Primer Congrés Internacional de la Llengua Catalana*, Barcelona octubre 1906, Barcelona, 1908.

récupération a atteint un de ses points marquants, en relation avec les années précédentes, c'est-à-dire qu'à ce moment on voyait bien que la langue était appuyée par le peuple. On sait que les écrivains ne sont connus que dans leurs zones d'influence et que, dans un pays comme le nôtre, et vers 1900 (avec un index de lectures alors très bas), il serait dangereux et même peu honnête de partir des auteurs dont on parle dans les histoires de la littérature pour en conclure que le peuple adhérait au mouvement de ces hommes de lettres. Dans ce sens, il faut reconnaître que la *renaixença* n'a pas été vécue, en général, par le peuple, ce peuple dont la langue courante et habituelle était toutefois le catalan. Néanmoins, le même esprit d'analyse, non passionné, nous oblige à reconnaître que, vers la fin du XIX^e siècle et le commencement du XX^e, quelques écrivains sont arrivés au cœur du peuple, et ont joui d'une popularité hors de toute mesure ; je vais me borner à deux cas, très remarquables d'ailleurs : Jacint Verdaguer (1845-1902), poète lyrique et épique, qui a écrit un grand nombre de petites compositions religieuses, dont beaucoup ont été chantées (on les chante encore), et que tout le monde connaît très bien ; et Angel Guimerà (1847-1924), poète et surtout dramaturge, dont les pièces ont été jouées dans tout le pays et qui a atteint ainsi tout le peuple, au sens le plus large du mot. On pourrait y ajouter d'autres exemples, d'écrivains qui sont devenus, vers 1900, des figures très connues et très estimées des gens appartenant à toute la gamme socioculturelle de la population (des milieux de lettres et des personnes de culture moyenne aux couches les plus basses de la société) et qui demeurent d'ailleurs comme des auteurs de mérite. Mais j'ai déjà dit que j'allais me borner à deux cas concrets, et Verdaguer et Guimerà sont sans doute les plus représentatifs : ils ont joui chez nous d'une renommée extraordinaire et universelle. J'ai fait allusion, ailleurs, aux funérailles de ces deux grands écrivains, qui, dans des circonstances politiques bien différentes (on ne pourrait pas comparer la Barcelone de 1902 à celle de 1924 !), ont attiré, les deux fois, une foule énorme de citoyens qui témoignaient par leur présence l'adhésion du peuple catalan aux hommes de lettres disparus.

4. Nous voyons donc que langue et société étaient, vers 1900, en chemin pour se rejoindre, dans le domaine linguistique catalan. Le fait était évident dans les milieux intellectuels : les modernistes, « ceux de 1900 » (qu'on appelait, en catalan, « els nou-centistes »), les mouvements littéraires et artistiques, etc. n'usaient que du catalan, dans leurs livres et leurs revues, dans leurs réunions et leurs conférences. Mais le fait était moins sûr pour les grandes masses des catalanophones : ceux-ci étaient-ils aussi gagnés au cata-

lan, comme moyen d'expression et comme manifestation de leur adhésion spirituelle, dans la même mesure que les intellectuels ? Nous possédons plusieurs indices qui nous poussent à répondre affirmativement : vers 1900, même auprès des masses, langue et société étaient en train de se rejoindre, au moins pour une grande part. Je vais me borner, une fois encore, à mentionner deux indices. Le premier est l'existence d'un grand mouvement choral, très répandu dans toute la Catalogne. Il faut y distinguer, d'abord, les « orfeons » (chœurs d'hommes et de femmes, et comprenant aussi, assez souvent, des enfants), dont les membres provenaient des couches moyennes et modestes de la société, mais qui ont atteint un degré remarquable de justesse et de perfection, et qui ont exécuté les grands classiques de la musique chorale, même avec orchestre. Il y avait, ensuite, les « chors » (ou, plus exactement, les « chors de Clavé », nom du musicien qui les a créés), groupes d'hommes appartenant à la classe ouvrière ou rurale, sans culture (les illettrés y étaient, vers la fin du siècle, très nombreux), qu'on avait chassés des bistrots et des tavernes, en encourageant leurs dispositions pour le chant. Clavé a composé des pièces faciles, d'une technique musicale descriptive, pour ces ensembles d'hommes, qu'on trouvait partout en Catalogne, même dans les villages les moins importants. Or, toutes les sociétés chorales (« orfeons » et « chors ») ne chantaient qu'en catalan, et le catalan était leur unique moyen de communication.

Le second indice que j'ai choisi est de nature plus proprement linguistique. Lorsque A. M. Alcover a publié sa *Lletra de Convit* (1901), en invitant « tous ceux qui aiment la langue catalane » à collaborer à la préparation d'un dictionnaire exhaustif de la langue catalane, son appel a eu un succès qu'il était lui-même loin d'imaginer. Il a reçu des centaines d'adhésions provenant de tous les pays catalans, de sorte qu'il a fallu organiser un moyen de liaison entre A. M. Alcover et la multitude de correspondants. On sait que ce moyen a été le *Bulletí del Diccionari de la Llengua Catalana* (dont le premier numéro a paru à Majorque en décembre 1901), qui a permis d'établir un réseau très serré de collaborateurs. N'oublions pas qu'on vivait chez nous dans un climat d'exaltation patriotique, qui n'était que le résultat d'une évolution dont le point de départ remontait à plus de cent ans (cf. § 2), et qui était en train d'atteindre son épanouissement. Encore un échantillon de la vitalité de la langue catalane, de son acceptation de la part de la masse des catalanophones. Peu après, et en suivant la courbe ascensionnelle que Alcover avait su imprimer au mouvement pour la langue et pour son dictionnaire, s'est tenu, à Barcelone, le Congrès de la Langue Catalane (octobre 1906) (cf. § 2) :

à une époque où on n'aurait pas réussi à inventorier jusqu'à dix linguistes chez nous, trois mille catalans se sont inscrits au Congrès ! Les gens se sentaient sensibilisés vis-à-vis du problème du pays et des droits de la langue catalane.

Si on pense à la situation sociolinguistique du commencement du siècle, on peut bien affirmer que le peuple catalan soutenait la langue, que langue et société s'acheminaient vers leur identification. Il y en a encore une preuve : si, jusqu'alors, nous avions possédé toute une série de publications périodiques, c'est en 1895 que le premier journal (quotidien) a commencé de paraître : c'était *La Renaixença* (jusqu'alors de parution hebdomadaire). A partir de 1900, nous avons eu, déjà de façon régulière, le quotidien *La Veu de Catalunya*. Et nous savons tous à quel point un journal a besoin d'un public qui le soutienne; s'il veut ne pas échouer.

2. LE PREMIER TIERS DU SIÈCLE (1900-1936).

5. Nous venons de le voir (§§ 3-4) : au commencement du siècle, la langue catalane, malgré l'insuffisance des ressources dont elle disposait, par rapport à la langue castillane ou espagnole, était en train de combler le fossé qui séparait les deux termes (langue/société). Le peuple soutenait sa langue. A partir de cette époque langue et société s'identifiaient toujours davantage et auraient tendu à s'identifier totalement, s'il n'y avait eu des circonstances contraires.

La progression de cette tendance suppose une double tâche : d'un côté, celle de la fixation des règles grammaticales et de l'établissement du dictionnaire de la langue commune correcte (critère linguistique grammatical), et, de l'autre, celle de la généralisation des emplois de la langue, qui vise à être présente, et d'une façon croissante, dans toutes les situations idiomatiques dont la société a besoin (critère sociolinguistique).

On sentait l'urgence, vers 1900, d'établir les normes de la grammaire et du vocabulaire. On peut s'en rendre compte en examinant la façon d'écrire de certains écrivains qui, d'une personnalité remarquable quant à la conception des œuvres, la description des types humains, le choix des images, etc. se heurtaient toutefois à de grandes limitations de langage, dues au fait que la langue catalane n'était pas un instrument qui se prêtait facilement aux besoins de l'expression. Ces difficultés sont bien évidentes, par exemple, chez Angel Guimerà (1847-1924) et Joan Maragall (1860-1911). Il s'agit,

dans les deux cas, d'écrivains de premier ordre (on en a fait des traductions en plusieurs langues, leur œuvre intéresse encore aujourd'hui) ; pourtant, on remarque chez eux une pauvreté extrême de vocabulaire, une répétition des mêmes formes syntaxiques, et d'autres traits de même genre. J'ai choisi deux grands auteurs, mais l'histoire est la même pour la plupart des hommes de lettres. La vigueur de leur personnalité littéraire tombe prisonnière du manque de ressources de l'instrument. Voilà pourquoi il s'agissait d'une tâche urgente. C'est cette tâche que Pompeu Fabra a entreprise (cf. § 2). L'œuvre de Fabra a été lente, mais sûre et efficace ; heureusement, lorsqu'elle a été interrompue (à l'occasion de la guerre civile, 1936-1939, après laquelle Fabra s'est expatrié ; il mourut en exil, en 1948), elle était déjà une belle réalité presque tout à fait accomplie, de sorte qu'il n'a pas été trop difficile de la poursuivre dans la même ligne.

6. Après avoir publié quelques travaux de grammaire, Pompeu Fabra prit part au Congrès de 1906 (§ 4). Même en s'y opposant à Alcover, pour des raisons linguistiques, Fabra a pu mesurer toute l'importance de ce Congrès, comme réunion scientifique et comme assemblée des Catalans. Sans abandonner son intention de se consacrer aux études de linguistique catalane (parmi lesquelles sa grammaire de 1912, cf. § 1), Fabra a compris que son rôle était de redonner à la langue catalane le rang social et culturel dont elle avait joui jadis, et que, pour atteindre ce but, il fallait obtenir à nouveau un état de pureté de la structure et du vocabulaire de cette langue. D'autre part, en contact avec le peuple (au moyen du Congrès, des campagnes pour la réforme de l'orthographe, des luttes politiques du moment), il savait bien que ce que les gens demandaient, même qu'ils exigeaient, c'était justement la réorganisation de la grammaire et du dictionnaire. Fabra a su interpréter le désir populaire et se mit à l'œuvre. Les étapes principales de ce chemin ont été les trois suivantes : 1) D'abord, la promulgation de la nouvelle orthographe (*Normes ortogràfiques*, 1913) ; bien qu'elle fût très bien élaborée, l'orthographe réformée offrait des innovations un peu choquantes, sans tradition dans la langue ; cependant, tout le monde (presse, maisons d'édition, gens de lettres) accepta la réforme (qui refaisait d'ailleurs l'unité, car avant 1913 il y avait une véritable anarchie en matière d'orthographe et de grammaire). 2) Ensuite, la parution de la *Gramàtica Catalana* par P. Fabra (1918, et plusieurs éditions postérieures), qui a été tout de suite considérée comme « grammaire académique », et par l'« Institut d'Estudis Catalans » et par les gens de culture eux-mêmes, et qui a permis de normaliser, selon les mêmes principes grammaticaux valables pour le parler de la Catalogne stricte, les

parlers des autres grandes régions (Valence et les Iles Baléares). 3) Troisièmement, la publication du *Diccionari General de la Llengua Catalana*, par P. Fabra (1932, et plusieurs éditions postérieures, depuis 1954) ; le critère de ce dictionnaire a été plutôt restrictif, et on s'est rendu compte qu'il aurait été préférable que le dictionnaire exhaustif d'Alcover et Moll (initiative de 1901, cf. § 4 ; parution depuis 1926 ; en 1932 on sortait, par fascicules, le vol II, contenant la lettre B) précédât celui de Fabra, pour en améliorer la documentation. Mais le *Diccionari General* de Fabra a joué un rôle de la plus grande importance quant à l'établissement du catalan commun normalisé.

Il faut dire que l'œuvre de Fabra (fixation de la langue et adaptation de son emploi à toutes les situations) a été toujours appuyée non seulement par les milieux intellectuels et les masses catalanophones, mais aussi par les institutions (culturelles et administratives) du pays. Ceci en explique l'efficacité et le succès. Lentement, mais aussi avec fermeté, le catalan devenait en même temps plus souple (et les écrivains s'y sentaient déjà libres, ils s'y exprimaient avec commodité) et mieux réglé. En continuant sur cette voie tracée par Fabra, la langue catalane a réussi à exprimer toute une riche gamme de possibilités : une littérature (poésie, roman, théâtre), une culture (essai, science, haute recherche, érudition), une vie sociale (presse, circulaires, style épistolaire, correspondance commerciale), la communication verbale (discours politiques, conférences, prédications, émissions radiophoniques), etc. On visait à posséder une variété de styles et de nuances (adaptation illimitée à tous les besoins de l'expression idiomatique), dans une seule langue (affirmation irréductible de l'unité d'expression idiomatique, correspondant à l'unité collective du peuple qui la soutenait).

Contrairement à ce qu'on a dit assez souvent (et toujours hors de la Catalogne), Fabra n'a point inventé une nouvelle langue. Je pense que cela découle de tout ce que je viens d'exposer : Fabra s'est documenté, a comparé, a mis en ordre et a interprété. C'est tout¹. Justement l'œuvre de Fabra a

1. On a souvent dit que Fabra avait inventé le catalan littéraire moderne et que, au moment d'inventer, il tenait davantage à tirer ses matériaux du français (pour séparer le catalan de l'espagnol). L'obsession de Fabra était celle de la pureté de la langue : si de l'examen de l'ancien catalan ressortait que le vocabulaire plus pur avait plus d'affinité avec le domaine gallo-roman (*cercar* se rapproche plus du fr. « chercher » que de l'esp. « buscar » ; *bullir*, comme le fr. « bouillir », s'oppose à l'esp. « hervir », etc.), ceci ne faisait que confirmer que les premières étapes du catalan ont été vécues sous l'emprise des parlers au nord des Pyrénées, surtout de l'ancien provençal. Mais on ne peut parler aucunement de « langue inventée ».

mis en évidence ceci que, même à l'époque où les écrivains ne se sentaient pas libres, à cause du manque d'un moyen d'expression suffisant (cf. § 5), il y avait, au-dessous d'un vêtement étranger, comme dans un état latent, une véritable structure phonologique et grammaticale et un véritable vocabulaire, bref toute une langue à caractère propre et spécifique, qui avait été défigurée par l'influence castillanisante et par le manque de contrôle et de grands écrivains pendant plus de trois siècles, et qu'il fallait seulement réveiller cette langue endormie. Eh bien, Fabra a été le réveil du catalan. Et le catalan, déjà éveillé, a su aller de l'avant.

C'est le grand labeur qui a rempli le premier tiers du siècle : petit à petit, mais sûrement, la culture catalane et le peuple catalan étaient en train de retrouver leur expression autochtone. Nous disposions, pour cela, de moyens adéquats : je pense aux livres de vulgarisation et aux manuels didactiques. Fabra s'en est préoccupé lui-même, et il a pu compter, dès le premier moment, sur un groupe de collaborateurs fidèles, qui ont publié des grammaires, des exercices pratiques pour l'apprentissage de la langue, des anthologies, etc.¹.

7. J'ai dit, auparavant (§ 5), que, pour que la tendance à l'identification entre langue et société réussisse, nous avions besoin, en plus de la grammaire et du dictionnaire, de rendre la langue plus adaptée aux divers emplois. Nous avons vu que l'œuvre de Fabra a permis d'atteindre ce but, de sorte qu'on possède une variété de styles au sein d'une seule langue. Dans ce domaine, l'enseignement et la diffusion de la langue correcte (dont je viens de parler) ont été essentiels.

La langue a été largement diffusée grâce aux éditions en catalan². On pourrait s'entretenir pendant des heures sur le répertoire des publications en langue catalane. Je ne fournirai pas ici la liste, qui serait fort longue, des livres de littérature d'imagination ou d'essais, parus entre 1900 et le début de la guerre civile. Je n'essaierai même pas de montrer à quel point la langue écrite bénéficiait du labeur d'épuration et de fixation de la langue correcte. Je noterai seulement deux points de très grande importance pour n'importe

1. En voici quelques échantillons : Pompeu Fabra, *Gramàtica catalana (curs mitjà)*, 1919 ; *Converses filològiques*, 1924 (édition complète : 1954-1956) ; J. Marvà, *Curs pràctic de gramàtica catalana*, 1932 (plusieurs éditions) ; C. A. Jordana, *El català i el castellà comparats*, 1933 ; E. Vallès, *Curso práctico de gramática catalana*, 1933 ; J. Miracle, *Gramàtica catalana*, 1938, etc.

2. Dans ce qui suit, je reprends, d'une façon très abrégée, quelques points que j'ai exposés dans *Le catalan, aujourd'hui*, §§ 6-7 (à paraître dans les *Actes du Premier Colloque de Linguistique Catalane*, tenu à Strasbourg en 1968).

quelle culture : les éditions d'anciens textes et les traductions. Les éditions de textes ont été déjà l'objet de la préoccupation des érudits du dix-neuvième siècle (il faut rappeler que le réveil de la Catalogne — la *Renaixença* — a eu lieu sous le signe des vieilles gloires du pays au Moyen Age, ce qui a stimulé tant de choses chez nous). Cela a créé une véritable tradition d'études d'histoire, d'art et d'archéologie, et de publications de documents et de textes. En fait, nous possédons plusieurs collections d'anciens textes, assez différentes quant aux critères méthodologiques sur lesquels ils s'appuient. Les éditions de textes, comme discipline philologique ont fait chez nous des progrès remarquables et ont même rendu possible la divulgation des grands classiques médiévaux (Ramon Llull, les chroniqueurs, etc.) au moyen d'éditions modernisées.

Quant aux traductions, je mentionnerai quelques échantillons. D'abord, la « Fundació Bernat Metge », bibliothèque des classiques grecs et latins ; cette entreprise, placée sous la rigoureuse direction de Carles Riba pendant des années, a été une véritable forge de la prose catalane moderne. Ensuite, les bonnes traductions des classiques de la littérature universelle : Homère, Virgile, Dante, Pétrarque, Molière, Goethe, etc. Il y a eu, dans l'espace de peu d'années, trois bons traducteurs de Shakespeare (C. A. Jordana, Josep Carner et Josep M^a de Sagarra). Il y avait toute une collection (la « Biblioteca A tot Vent »), heureusement reprise dans les dernières années, qui se consacrait à la publication en catalan des romans d'avant-garde au point de vue esthétique et idéologique. Mais, à quoi bon continuer ? J'ajouterais seulement qu'aux environs de 1930 nous avions quatre versions catalanes de la Bible qui obéissaient à des critères différents de traductions et qui envisageaient aussi des couches culturelles différentes de lecteurs : la « Fundació Bíblica Catalana », la *Biblia* de Montserrat, celle du « Foment de Pietat Catalana » et les versions éparses de Frederic Clascar.

Ajoutons, en esquisse, des indications sur quelques autres échantillons de la culture catalane de cette époque. La poésie, depuis le milieu du XIX^e siècle, venait en tête des lettres catalanes et de la spiritualité du peuple. Elle y est demeurée jusqu'en 1936. Le théâtre avait donné de grandes pièces, traduites en plusieurs langues. Les premières au théâtre Romea, de Barcelone, figuraient parmi les nouveautés les plus marquantes dans la vie littéraire. Mais nous comptions aussi un théâtre d'essai et des traductions et des adaptations des auteurs étrangers. Le roman, prisonnier du ruralisme pendant un certain temps, a tardé davantage à démarrer. Mais de bons romanciers n'avaient jamais manqué, et, entre 1920 et 1930, il y avait déjà un

roman catalan, qui reflétait des tendances esthétiques fort différentes les unes des autres. Jusqu'en 1936 on avait établi divers prix littéraires. On cultivait l'essai, la critique, la vulgarisation historique. On pourrait parler aussi des activités musicales, artistiques, etc.

8. Néanmoins, si importantes qu'elles fussent, les manifestations culturelles rapportées jusqu'ici ne dépassaient pas les cercles des hommes de lettres et des intéressés aux faits de culture. Si j'ai commencé l'inventaire des échantillons par ces quelques manifestations, ceci est dû au fait qu'en général elles entraînent toute une série d'autres manifestations atteignant déjà l'homme de la rue. Eh bien, la culture catalane, dans ce cas, ne fait pas exception à la loi générale. La meilleure preuve en est, à mon avis, la richesse et la variété de nos publications périodiques ; heureusement nous avons un ouvrage contenant toute l'information sur ce point, et je n'hésite jamais à le citer pour ceux qui voudront se faire une idée de la quantité, de la valeur objective et de la pénétration sociale de nos publications : je pense à l'histoire de la presse catalane, de Joan Torrent et Rafael Tasis¹.

Nous avions plusieurs revues de culture générale où on rendait compte des nouveautés de la vie intellectuelle (spéculation, recherche, lettres, arts, histoire, politique), qui satisfaisaient les exigences du public catalan. Il faut remarquer que je ne pense pas aux revues spécialisées (scientifiques, monographiques, techniques), mais à celles qui tombaient dans le terrain de ce qu'on appelle la « culture générale ». Les deux plus importantes étaient la *Revista de Catalunya* (depuis 1924) (indépendante) et *La Paraula Cristiana* (depuis 1925) (confessionnelle), toutes deux de parution mensuelle. Il faut rappeler aussi *Quaderns d'estudi* (depuis 1915), de recherche culturelle et pédagogique. D'un niveau moins élevé, d'information littéraire et artistique et d'actualité : *D'ací D'Allà*. Revue typiquement littéraire et artistique : *Mirador*. Il est impossible de tout mentionner : dans tout le domaine linguistique catalan, on publiait, vers 1930-1936, une centaine de périodiques et revues. Les journaux ont aussi connu une expansion spectaculaire : avant 1900 ont paru les premiers journaux quotidiens catalans. La nécessité de refléter des tendances politiques et idéologiques très variées a fait naître successivement de nouveaux journaux, et, en 1936, à la veille de la guerre civile, paraissaient, à Barcelone seulement, huit journaux quotidiens en catalan (en même temps, certes, que les autres journaux en espagnol). Pour-

1. Joan Torrent-Rafael Tasis, *Història de la premsa catalana*, Barcelona, 1966, 2 vol., 924 + 813 p. Le premier volume est consacré aux périodiques parus à Barcelone, le second à ceux parus ailleurs.

tant, on peut dire que, hors de Barcelone, toute la presse régionale était, en Catalogne, en catalan.

Il y avait aussi des périodiques et des illustrés pour enfants ; je ne vais citer que *En Patufet*, le plus diffusé de tous, dont on faisait des tirages remarquables, et qui a été l'unique école de catalan pour quantité de personnes de niveau culturel modeste ; même aujourd'hui vous trouvez des gens d'âge mûr qui en gardent un souvenir ému.

9. Avec la mention de la presse et des illustrés pour enfants, nous arrivons aux manifestations linguistiques catalanes qu'on ne pourrait pas circonscrire aux cercles littéraires ou intellectuels. Et, dans une liste d'activités sociales (institutions politiques, culturelles ou artistiques, associations professionnelles ou non, de loisirs, mouvements confessionnels et apostoliques, etc.), qui surgissaient partout dans le pays, comme signe de sa vitalité collective, l'observateur le plus objectif doit reconnaître que, dans la presque totalité des cas, le moyen de communication sociale était la langue catalane, comme instrument aussi bien écrit qu'oral. Prenons l'exemple des partis politiques (et des campagnes électorales inhérentes) : dans l'immense majorité des occasions (journaux, meetings, propagande, etc.), la langue empruntée était le catalan. On employait seulement le castillan (et même pas d'une façon tout à fait exclusive) dans chacun des deux extrêmes, c'est-à-dire à l'extrême droite (systématiquement liée à la droite espagnole) et chez les partis qui contrôlaient les masses ouvrières (parce que les immigrés y pesaient déjà beaucoup, et parce que le sentiment d'opposition à la bourgeoisie — où était pratiquement né le catalanisme — s'y exprimait sous la forme d'une résistance à l'usage de la langue du pays). Nous pourrions prendre encore d'autres exemples. Je pense aux associations d'excursionisme et d'alpinisme, avec le « Centre Excursionista de Catalunya » en tête, et des dizaines et dizaines d'institutions semblables. Je pense aussi aux mouvements d'Église, bien qu'ils soient aussi différents les uns des autres que l'« Obra d'Exercicis Parroquials » du P. Vallet (pour les retraites spirituelles) et la « Federació de Joves Cristians de Catalunya » de l'abbé A. Bonet (adaptation de la J. O. C. internationale). Mais je ne veux plus fatiguer le lecteur avec tant de données. Les trois exemples mentionnés (politique, récréation, religion) sont, à mon avis, très adéquats, car il s'agit d'activités qu'on trouvait partout, autant au sens géographique du mot (dans les villes et à la campagne, jusqu'aux plus petits villages) qu'au sens sociologique (dans toutes les couches sociales, y compris même les deux pôles qui, seulement sur le terrain politique, opposaient parfois une résistance).

10. Les données que je viens d'apporter suffiront, du moins je l'espère, pour faire voir qu'il y avait, chez nous, non seulement toute une culture s'exprimant en catalan, mais aussi tout un peuple dont la langue naturelle et spontanée était également le catalan. Il ne s'agissait donc pas d'une culture non enracinée (un produit artificiel, ou le résultat d'un certain snobisme, ou l'œuvre d'une élite intellectuelle), mais d'une culture qui venait du peuple et qui vivait grâce au peuple, dont l'unique raison d'être était ce peuple lui-même, un peuple d'ailleurs dont le moyen habituel d'expression était une langue, comme tant d'autres, avec un passé noble et même glorieux, avec des traits linguistiques spécifiques, avec un vocabulaire bien caractéristique. Rien de plus naturel qu'après l'épuration et la fixation de la grammaire et du dictionnaire, d'un côté, et le réveil et la prise de conscience des catalans comme peuple, de l'autre, langue et société qui ne constituaient aucune identité chez nous depuis des siècles, aient tendu à se rapprocher l'une de l'autre, et que cette tendance soit allée toujours en augmentant.

La tendance dont je parle a reçu une impulsion très remarquable pendant la II^e République Espagnole (1931-1939), à cause surtout du fait que la Catalogne avait obtenu un régime d'autonomie politique et administrative qui lui permit de se développer davantage comme entité collective, et qui octroya au catalan le statut de langue officielle (en même temps que l'espagnol) dans le territoire de la Catalogne stricte. On comprend fort bien que cette circonstance a renforcé les moyens de communication sociale, qui existaient déjà d'ailleurs (radio, presse, et les publications en général), et spécialement a permis d'envisager toute une politique éducative et culturelle (notamment d'enseignement à tous les niveaux), qui visait à la normalisation de l'usage public de la langue catalane. Compte tenu de la brièveté de cette période (la loi d'autonomie a été votée en 1932, et en 1936 a commencé la guerre civile qui a entraîné des difficultés de toute sorte), le bilan en a été, par rapport à la langue catalane, tout à fait favorable et positif (et remarquez, encore, qu'on a dû improviser presque tout). Le nouveau statut reconnu à la langue catalane lui permettait d'atteindre, au cours de cette période, le point culminant de son histoire moderne, par le rang officiel et administratif, par la considération générale, par la diffusion et pénétration dans la société, et par la connaissance et l'enseignement ¹.

1. On aura noté, j'espère, que les affirmations que je viens de faire ne se réfèrent pas aux emplois « traditionnels » du catalan (littéraires, culturels, scientifiques, même courants ou de communication sociale), qui avaient déjà atteint des niveaux tout à fait remarquables dans d'autres occasions, mais à

11. Le processus par lequel la culture catalane et le peuple catalan étaient en bonne voie de s'intégrer à leur expression idiomatique naturelle avait mûri incessamment depuis 1900 et se trouvait vers 1936 dans un état qu'on dirait déjà assez rapproché de l'identification entre langue et société. Néanmoins, je ne voudrais pas tomber dans le « triomphalisme » de la situation du catalan à la veille de la guerre civile. Il faut reconnaître que le grand handicap du catalan moderne est le voisinage (plus encore, l'interférence) de l'« autre langue », qui jouit d'ailleurs du statut de langue officielle dans le pays. Ce handicap n'a pas cessé d'exister dans toute l'histoire du catalan moderne et était aussi à la base des difficultés de la fin du premier tiers du siècle. Curieusement, comme nous allons le voir, les grands problèmes du catalan d'aujourd'hui ne sont qu'une continuation des difficultés auxquelles il devait faire face en 1936, mais augmentées jusqu'à un degré et jusqu'à une intensité qu'on aurait jugés alors inconcevables. Nous disons aujourd'hui que nos grands problèmes se posent autour de trois points (§ 18) : le manque ou l'insuffisance de l'enseignement de la langue ; l'absence du catalan (ou, au moins, une présence très précaire) dans les moyens de communication sociale, et l'immigration massive de gens provenant des régions méridionales de l'Espagne, à la recherche d'une amélioration de leur niveau de vie. Eh bien, les trois points étaient déjà de véritables problèmes pour le catalan avant 1936. Voyons-le au moyen de quelques cas concrets. Quant à l'enseignement du catalan, en 1932 il est devenu certes obligatoire, mais il s'agissait d'une mesure dont la réalisation a dû être improvisée, et qui n'est pas devenue ce qu'elle devait être : dans les écoles publiques, on a dû entreprendre pas mal de démarches, et, chez les instituteurs non catalans, on n'a pas toujours trouvé toute la compréhension et toute l'aide auxquelles on s'attendait ; dans les écoles privées (la plupart appartenant à des ordres religieux dont le corps enseignant n'était pas catalan) il y a eu des difficultés beaucoup plus grandes encore. Bref, dans une ambiance qui n'était pas précisément hostile au catalan, l'enseignement de la langue, comme tâche toute nouvelle, rencontrait bien des difficultés¹... Quant aux moyens de communication sociale,

l'usage public de la langue ; c'est ici où on a dû improviser, étant donné le caractère officiel acquis par le catalan.

1. Remarquez que je ne parle que de l'enseignement du catalan. Quant à l'instruction en général (domaines des lettres, des sciences, de la technique, etc.), il faut reconnaître que, dans l'immense majorité des cas, elle se faisait en espagnol, soit à l'école primaire, soit dans l'enseignement secondaire ; même à l'Université de Barcelone (devenue autonome en 1933), on faisait des cours en espagnol ou en catalan, au choix des professeurs qui les offraient.

j'ai mentionné (§ 8) les huit journaux quotidiens paraissant à Barcelone, au mois de juillet 1936 ; mais il ne faut pas oublier qu'à côté de la presse catalane on sortait toujours, à Barcelone, un nombre égal de journaux en espagnol (parmi eux, *La Vanguardia*, qui tirait beaucoup plus d'exemplaires que n'importe quel autre journal, que ce soit en catalan ou en castillan). Il y a toujours eu quantité de catalanophones qui ne lisraient que *La Vanguardia* comme presse quotidienne, à Barcelone et dans les autres villes et aussi à la campagne (et il s'agit, j'insiste, d'une époque où tout le monde pouvait choisir entre la presse des deux langues). Quant au phénomène de l'immigration, il faut rappeler que nous le jugions déjà grave vers 1936 ; c'était d'ailleurs un des éléments qui contribuaient au fait que les couches les plus basses de la société fussent en partie étrangères ou indifférentes au mouvement catalan. Il y avait, en effet, la rencontre de plusieurs facteurs : d'abord, l'origine non catalane de beaucoup d'ouvriers établis chez nous ; ensuite, le manque d'enseignement du catalan, qui rendait plus commode, même pour les catalanophones, d'emprunter le castillan comme langue de relation sociale, et enfin l'opposition (que j'ai déjà insinuée, § 9) à une société qu'on devait appeler catalane, mais qui, à un point de vue concret, était pour eux avant tout bourgeoise, et, en tout cas, plutôt bourgeoise que catalane. Les trois facteurs énumérés, présentés sous le jour de la fraternité des couches les plus modestes, jouaient un rôle efficace. Je dirai que ces masses ouvrières étaient en train d'être gagnées au catalan : nous pourrions rappeler ici tous les efforts faits en vue d'obtenir un syndicalisme catalan. Mais cette tendance n'avait pas encore mûri en 1936 : il faut reconnaître que l'immense majorité des ouvriers lisait habituellement *Solidaridad Obrera*, le grand quotidien des anarchosyndicalistes, issu à Barcelone, mais publié en espagnol (et très diffusé d'ailleurs hors de la Catalogne).

12. La société catalane vers 1936 se heurtait, donc, à trois grandes difficultés : l'insuffisance de l'enseignement de la langue autochtone, la coexistence obligatoire du catalan et du castillan dans les moyens de communication sociale, et le grand poids de l'immigration. Il faudrait y ajouter, au pôle opposé de l'échelle sociale, une quatrième difficulté : les gens qui, par tradition de famille, par position idéologique ou dans leurs rapports avec des hauts fonctionnaires ou avec des grands d'Espagne, empruntaient habituellement l'espagnol, comme langue plus distinguée et plus adéquate à la haute société. Ces gens là étaient plutôt tournés en ridicule, à cette époque du régime républicain, qui avait aboli d'ailleurs les titres nobiliaires. Le climat général s'opposait certes à ces gens. Néanmoins, c'était aussi une réalité que

nous ne pouvons pas méconnaître, et qui, après la guerre civile, a pris son essor (à cause des raisons politiques) et a contribué à créer une situation défavorable vis-à-vis du catalan.

Le catalan, même lorsqu'il atteignait le point culminant dans le processus menant à l'identification de langue et société, se sentait généralement par la présence constante de l'« autre langue » dans toutes les circonstances et dans toutes les occasions. Le castillan se mêlait sans cesse aux manifestations culturelles des catalanophones et troubloit leur expression linguistique naturelle. Déjà alors, le problème revêtait une certaine gravité (surtout lorsqu'on peut le juger aujourd'hui, avec le recul du temps et en tenant compte des événements postérieurs à 1936).

Il y a une réalité : le catalan écrit paraît n'avoir jamais été, même à l'époque où il est devenu langue officielle (plus exactement : co-officielle avec l'espagnol) (1931-1939), la langue des masses. Je pense qu'il y a deux raisons à cela. La première, c'est la conscience, plus ou moins avouée, de l'« autre langue », se trouvant toujours à côté, prête à troubler le développement spontané du catalan, parce qu'elle est mieux connue. La seconde raison, c'est un critère, très catalan, d'une grande exigence dans la façon de réaliser les choses, mais qui, comme conséquence de la perfection qu'il vise, tend à une réalisation de groupe, d'élite¹. Il y a donc un fait évident : le catalan écrit ne se prêtait guère à être la langue des masses. J'en choisis un échantillon, parmi tant d'autres qu'on pourrait rappeler : le cas de l'hebdomadaire *Imatges* (1930), qu'on avait sorti dans le but d'occuper la place d'autres revues illustrées (d'information et de commentaire d'actualités), publiées en espagnol, et qui s'adressaient au grand public, en faisant quelques concessions à ses goûts. *Imatges* a « résisté » six mois². On l'avait conçu pour le

1. Ces idées d'exigence et de perfection se trouvent à la base de toutes les grandes et excellentes réalisations de la culture catalane contemporaine (institutions, musées, revues, etc.). Tout était, comme je dis, excellent, mais la qualité d'excellence entraîne celle d'élite. On a toujours pensé davantage à « faire du bon travail » qu'à « faire du travail pour tous », parce que tout le monde était convaincu que le bon travail, par soi-même, deviendrait universel chez nous. Et c'est ici où il y a eu assez souvent une erreur de vision.

2. Voici la mention que Joan Torrent et Rafael Tasis, *Hist. de la premsa cat.* (déjà citée, cf. note 1, au § 8) ont faite de cette publication (vol. I, p. 723) : « L'esforç més reeixit en matèria de revista d'actualitats en català d'aquella època [1923-1931] fou, sens dubte, *Imatges*, que se subtitulava « Setmanari Gràfic d'Actualitats ». Va començar a sortir l'11 de juny de 1930, amb 24 pàgines de format [...]. *Imatges* és el mateix tipus de setmanari al qual pertanyen el *Vu* francès i les... *Estampa* i *Crónica* castellanes. El seu contingut no vol ésser altre que l'actualitat, en les seves innombrables facetes. No sols els personatges i els

grand public, mais la direction et la réalisation en étaient trop bonnes (dans le sens de « trop élevées ») pour toucher le cœur des masses catalanes. Le lendemain de la cessation d'*Imatges*, les masses catalanes, auxquelles on avait voulu rendre un service supérieur à celui dont elles avaient en réalité besoin, n'ont plus eu le choix, et elles ont continué à acheter les grands hebdomadaires espagnols, comme elles l'avaient fait auparavant et comme elles le faisaient hélas, même pendant la période de parution de cette éphémère revue catalane...

Il y en aura sans doute qui ne seront pas d'accord avec moi sur mon affirmation que le catalan ne paraissait pas avoir été la langue des masses. Je crois qu'il faut nuancer une situation qui est assez délicate. Tout d'abord, mon affirmation se référail au catalan *écrit*. Il faut donc distinguer entre deux concepts de langue : 1) Le concept naturel de langue, c'est-à-dire la langue dans le sens de moyen élémentaire de communication humaine ; dans ce sens, le catalan était la langue du pays et de ses habitants, d'une façon indiscutable et indiscutée (seulement avec les réserves, déjà faites, quant au voisinage immédiat de l'« autre langue ») : c'est pourquoi les deux grandes stations de T. S. F. de Barcelone (« Ràdio Barcelona » et « Ràdio Associació de Catalunya ») faisaient leurs émissions en catalan ; c'est pourquoi la langue empruntée dans des meetings politiques ou dans d'autres rassemblements de masses (par exemple : sportifs, apostoliques, etc.) était couramment le catalan ; c'est pourquoi, encore, le mouvement de musique chorale ne comptait que des choeurs (« orfeons ») chantant en catalan. Tous ces échantillons font partie du langage humain sous sa forme la plus primitive de communication, presque biologique ; on peut dire que tous ces échantillons utilisaient indéfectiblement le catalan. — 2) Mais il y a un second concept de la langue, celui qui implique la manifestation des faits de culture ; dans ce domaine, la langue y prend sa forme écrite, ou au moins capable de devenir écrite, même si elle n'est pas forcément littéraire. Pour qu'on l'entende dans cette idée de langue écrite, il suffit qu'elle soit le moyen d'expression des formes culturelles. Or, dans ce sens, le catalan écrit

fets de Catalunya, sinó els del món sencer resten enregistrats a les seves pàgines, per bé que principalment enfoca l'atenció a les coses catalanes [...]. El darrer número publicat d'*Imatges* fou el 25, de 25 de novembre de 1930. Com diu un comentarista, « fou una vertadera dissort que l'esmentat setmanari no pogués continuar la seva tasca profitosa, segurament degut a no haver estat correspostes ni la seva labor cultural ni el seu esforç material » [Joan Torrent, *Nostra premsa*, dans *Curiositats de Catalunya*, any I, núm. 4, Barcelona, 25 de gener de 1936]. »

n'avait pas encore atteint, vers 1936, les masses des catalanophones ; demeurait la langue d'une élite, c'était la langue de tous ceux qui avaient adhéré au mouvement pour la culture dans la langue du pays. C'est dans ce sens que j'avais affirmé que le catalan *écrit* ne paraissait pas avoir réussi à être, même vers 1936, la langue des masses.

13. Je sais bien qu'il fallait commencer par là : le catalan n'aurait pu devenir langue écrite universelle dans son domaine linguistique que s'il se raffermisait lui-même comme langue de culture dans un cercle plutôt réduit. Néanmoins, il faut reconnaître qu'on s'y trouvait très à l'aise : c'était très agréable de faire de la culture catalane dans ce cercle réduit. On faisait peu d'efforts pour en sortir.

Il y avait plus encore. Les Catalans de cette époque (vers 1936) étaient très satisfaits du pays et de la culture qu'on y développait. Au moment d'y faire des réserves (§ 11), j'ai dit que je ne voudrais pas tomber dans le « triomphalisme » de l'époque. On s'est rendu compte, j'espère, que ma position vis-à-vis de la langue et de la culture catalanes vers 1936 n'est précisément pas « triomphaliste ». Néanmoins, j'ajouterai qu'une position « triomphaliste » serait justifiée dans une certaine mesure : c'était une réaction naturelle, presque obligatoire, devant un pays qui luttait pour se trouver lui-même, devant une œuvre collective en cours de mûrissement, devant les qualités évidentes de tout ce qu'on réalisait... Qu'il me soit permis de rappeler que j'ai senti moi-même le charme de ce pays et de cette culture, et que j'y ai adhéré avec tout l'enthousiasme de l'adolescence...

La sincérité de mon témoignage personnel expliquera sans doute toute ma circonspection non « triomphaliste ». Cependant, si on cherche une formulation plus scientifique de la situation du pays vers 1936, je pense que nous la trouverons dans la vision, très objective d'ailleurs, qu'un étranger en a donnée : M. Pierre Vilar, qui venait de s'installer à Barcelone, libre de tout préjugé, a mené une recherche dont le résultat a été qu'il fallait reconnaître l'existence d'une collectivité spécifique, avec conscience de groupe, et à tous les niveaux de l'échelle socioculturelle¹.

En conclusion, on peut affirmer que c'est à cette période que le processus d'identification entre langue et société a obtenu le point culminant dans l'histoire moderne de la langue catalane. Malgré tout, il y avait toujours le

1. Pierre Vilar, *La Catalogne dans l'Espagne moderne. Recherches sur les fondements économiques des structures nationales*, Paris, S. E. V. P. E. N. (Bibliothèque générale de l'École pratique des Hautes Études, VI^e section), vol. I, Introduction.

voisinage de la langue castillane, qui retardait le rythme vers l'identification totale. Quant à la culture élaborée au sein de ce pays qui luttait toujours pour se réaliser d'une façon définitive, il faut rappeler qu'il s'agissait d'une culture modeste, mais ambitieuse ; dynamique, même impatiente ; jeune, avec des vides inévitables ; très enracinée dans son pays et en même temps avec de grands soucis d'universalité. « Or, cette culture s'exprimait en catalan. Et elle s'exprimait de cette sorte depuis les premiers instants, parce que, ainsi, en catalan, elle était née, et ainsi, en catalan, elle s'était développée. En 1936 cette culture continuait à parler catalan. A cause de ceci, l'usage du catalan écrit dans le domaine public ayant été interrompu entièrement en 1939, l'échec de la culture catalane a suivi le sort de la langue et a été lui aussi absolu »¹.

3. LES TRENTE DERNIÈRES ANNÉES (1939-1970).

14. Nous avons vu, jusqu'ici, les efforts collectifs réalisés dans le domaine linguistique catalan visant plusieurs buts, dont je rappelle les plus importants : le raffermissement de l'unité et de la conscience des Catalans comme peuple ; la régularisation de la langue (l'orthographe, la grammaire, le dictionnaire) ; l'établissement de toute une culture (qui corresponde à l'esprit et à la façon d'être du peuple), et la généralisation des emplois de la langue (pluralité des modalités d'expression dans une seule langue catalane). Tous ces efforts conduisaient à l'identification de langue et société dans le domaine de la langue. Il y avait toujours eu des facteurs adverses (provenant soit des défauts des Catalans eux mêmes comme peuple, soit des circonstances politiques du pays), mais la courbe était, malgré tout, ascendante, et le bilan donnait, l'an 1936, un solde tout à fait positif : langue et société se rapprochaient l'une de l'autre, vers une identification réciproque.

Or, tout ceci, *tout*, a cessé d'un seul coup, en 1939, à la terminaison de la guerre civile. Le pays a vu disparaître tout ce qui avait peu à peu pris corps chez nous au cours de plus de trente ans. Tout : les institutions, la presse et les publications en général, les leaders dans le domaine public et les maîtres dans le monde de la culture, le climat et l'ambiance jusqu'aux détails les plus insignifiants. Tout à disparu.

Il faut remarquer que, dans la grande lutte civique des élections générales du 16 février 1936 (où le Front Populaire l'a emporté) et, aussi peu après,

1. *Le catalan, aujourd'hui*, déjà cité, § 7.

dans la guerre civile (engagée le 18 juillet 1936, comme conséquence du « Movimiento Nacional » et terminée le 1^{er} avril 1939) ¹, il y a toujours eu des Catalans dans les rangs des deux idéologies qui se trouvaient face à face. Néanmoins, et en faisant abstraction des *personnes*, en 1939 on a considéré les *choses catalanes* (institutions, culture) comme vaincues, et elles ont été détruites, on ne les a plus reconnues. Les chefs des institutions et les maîtres de la culture sont partis en exil, ou ils se sont tus (ils ne pouvaient faire autrement que de se taire), ou ils ont collaboré avec la nouvelle situation générale établie à partir de 1939 (chacun selon sa conscience ou selon les possibilités de sauver des reliques du grand naufrage) ; mais personne, parmi ces derniers, n'a approuvé les mesures prises à l'égard de la langue et de la culture catalanes.

Je viens de rappeler que pas mal de Catalans sont partis en exil. Ceci explique que, pendant des années, les uniques publications catalanes (livres, revues) étaient celles qui paraissaient à l'étranger. Le point culminant de la culture catalane exilée a été dépassé depuis longtemps, mais cette culture a été vraiment très importante. Aujourd'hui beaucoup d'exilés sont décédés, d'autres sont rentrés en Catalogne, et les groupes qui restent ressentent davantage la grande difficulté de toujours : la dispersion entre l'Europe et les deux Amériques. La génération suivante (les fils des exilés de 1939) a dû s'incorporer aux pays d'adoption ; elle tient toujours, mais les liens s'affaiblissent d'une façon inévitable. Mais d'autre part, le temps écoulé a permis de surmonter les obstacles qui empêchaient les relations entre les catalans exilés et ceux qui sont restés au pays (obstacles qui étaient, d'abord, matériels, c'est-à-dire de communication, pour tout le monde ; ensuite, et suivant les cas, idéologiques, et aussi de sûreté pour ceux qui résidaient en Espagne). Les conditions ont subi un processus d'adoucissement, d'un côté et de l'autre, et elles ont rendu possible, par exemple, qu'une institution telle que les Jeux Floraux (« Jocs Florals »), fête littéraire se déplaçant

1. Le coup des militaires ayant échoué en Catalogne, en Valence et à l'île de Minorque, la plupart des pays catalans sont restés du côté de la République. Au cours des événements de la guerre civile, les troupes nationales sont arrivées au domaine catalan au mois de mars 1938 (le 3 avril elles s'emparèrent de Lleida ou Lérida). Le 14 avril 1938 elles sont arrivées à la mer, au sud de l'Ebre, de sorte que le territoire républicain en est resté divisé en deux moitiés. Après la bataille de l'Ebre (juillet-novembre 1938), les événements se sont précipités : Tarragone a été occupée le 15 janvier 1939, Barcelone le 26, Gérone le 4 février, et la frontière française a été atteinte le 8 février. La guerre s'est terminée le 1^{er} avril 1939.

aujourd’hui d’un pays à l’autre, ait fini par se convertir en lieu de rencontre de tous les Catalans, aussi bien ceux de l’étranger que ceux de l’intérieur¹.

15. Beaucoup des écrivains et des hommes de lettres qui sont restés en Catalogne après la guerre civile ont continué à écrire. Mais, étant donné qu’il n’y avait pas de possibilité de publications en catalan, ils conservaient inédit tout ce qu’ils écrivaient (ou ils le publiaient ailleurs). Ceci n’est pas seulement une anecdote qui n’intéresse que les écrivains mentionnés ; ceci nous rappelle, en plus, qu’une vingtaine d’années se sont écoulées sans qu’on voie le livre catalan dans la rue (§ 17), et que, pour les lecteurs ordinaires, il y a donc eu toute une période (la guerre mondiale, et l’après-guerre, avec la naissance d’importantes tendances philosophiques, littéraires et scientifiques) qui est restée à l’écart de toute production en catalan. On a donc pu parler, chez nous, d’une véritable littérature de catacombes². Dans une situation sociolinguistique telle que je viens de l’esquisser, il est très naturel, et même obligatoire que la langue littéraire, très correcte d’ailleurs, se renferme en soi-même et mène une vie dans une certaine mesure coupée de la société environnante : la langue littéraire catalane a agi comme en faisant abstraction de l’ensemble des catalanophones. Étant donné la situation du pays, il n’y avait pas d’autre solution. Cependant, cette littérature, coupée de la foule des masses catalanes, posait à nouveau le problème du groupe, de l’« élite » (§§ 12, 13) : c’était inévitable, mais la situation favorisait, une fois encore, une tendance que la culture catalane avait ressentie auparavant, en plusieurs occasions.

A mon avis, la réclusion dont je parle a permis, après tout, de garder la langue littéraire sous une forme très pure et très correcte pour le moment où le livre a pu paraître dans la rue. Néanmoins, et en considérant maintenant le peuple, nous nous rendons compte que, en contraste violent avec la littérature correcte et forcément renfermée dont je viens de parler, « il y avait

1. Fête littéraire d’origine médiévale, implantée à Barcelone au moyen âge sur le modèle de celle de Toulouse et qu’on a tenue à Barcelone chaque année depuis sa restauration en 1859 (sauf peu d’exceptions) jusqu’en 1936. Après la guerre civile on en a repris l’organisation annuelle, toujours en exil, et cette fête a été instaurée dans beaucoup de villes, en Europe et en Amérique. Tout d’abord, les poètes et les écrivains de Catalogne n’osaient pas y envoyer leurs travaux ; ensuite, ils ont commencé doucement à y participer, et maintenant ils assistent à la séance d’une façon ouverte, et on en parle même dans la presse, à Barcelone et en général.

2. J’en ai parlé avec plus de détails, dans *Le Catalan, aujourd’hui*, § 10.

la grande foule des catalanophones qui, laissée seule, était la proie de toute sorte de vices idiomatiques : sans presse, sans école, sous la contrainte de l'usage de l'espagnol (dans les manifestations non strictement privées), en contact avec des immigrés d'autres terres d'Espagne, l'homme de la rue était en train de corrompre la langue parlée. Il n'est pas difficile de comprendre jusqu'à quel point le contraste entre la langue littéraire et le langage parlé est devenu énorme, après 1939 »¹. Toutes ces considérations étaient toujours valables, même après le jour où on a autorisé la publication des livres en catalan (§ 17), parce que les livres influencent seulement le public lecteur (c'est-à-dire celui qui s'intéresse aux faits de culture), tandis que l'immense masse des catalanophones ne s'est même pas rendu compte de la reprise du livre catalan. La langue de la rue, comme d'ailleurs la langue écrite non littéraire (par exemple : la correspondance privée ou de famille) se sentaient peu protégées, incapables de résister à l'influence des vices et des incorrections de grammaire et surtout à l'influence de la langue castillane, à laquelle on se heurtait partout.

Il est tout à fait impossible de prédire l'avenir de la langue catalane. Pourtant, une chose paraît évidente : l'histoire jugera très sévèrement les responsables de la situation créée à la langue catalane depuis 1939, en ce sens qu'elle les jugera coupables d'avoir interrompu un processus d'intégration, d'avoir fait échouer un mouvement populaire et culturel, qui visait à la réalisation d'un peuple à travers ses moyens d'expression (la langue et la culture).

16. Quoiqu'il en soit, ma tâche ici est celle d'inventorier des faits. Sur le terrain des faits, il faut reconnaître donc que la tendance à l'identification de langue et société (qui dessinait une courbe ascendante depuis 1900) a fait brusquement un saut en arrière, à partir de 1939. En conséquence, l'« autre langue » est devenue plus que la « langue officielle » du pays (qualité dont elle avait toujours joui) : elle s'est convertie en l'unique « langue écrite » dans le domaine public, même en la « langue des bons »², etc. Ceci nous explique que

1. *Le Catalan, aujourd'hui*, § 10.

2. En opposition implicite (mais non déclarée) à la « langue des mauvais ». Il ne serait pas difficile de dresser une liste d'échantillons de l'expression « los buenos españoles », tirés des préambules des lois et décrets du gouvernement du premier temps d'après-guerre. Quant à la projection sociale de cette attitude disons officieuse, je ne peux m'empêcher de rappeler les affiches que nous voyions chaque jour à l'Université (et dans d'autres bâtiments publics), depuis 1939 (et pendant deux ou trois ans, ou davantage), où nous lisions : *El buen ciudadano sólo habla español* « le bon citoyen ne parle qu'en espagnol », et *Hablad el idioma del Imperio* « parlez la langue de l'empire ».

l'espagnol ait agi, dans le domaine linguistique catalan, toujours avec plus d'efficacité, pendant les trente dernières années. A ce propos, je voudrais souligner toute l'importance d'un fait nouveau, dont l'influence sur la société des masses est bien évidente : l'établissement, en Espagne, du réseau de la télévision a eu lieu entre 1956 (où on l'a eue déjà à Madrid) et 1959 (où elle est arrivée à Barcelone), c'est-à-dire pendant l'époque de silence imposé au catalan. Et, en effet, la télévision, avec toute sa force de contrainte psychologique, a agi surtout auprès des gens peu cultivés, en ville et à la campagne, de sorte qu'on ne peut plus dire que la campagne est la réserve saine pour l'avenir de la langue catalane. Après des années où il n'y avait absolument rien en catalan dans la télévision espagnole, aujourd'hui on y a admis la langue catalane (seconde chaîne), mais dans une proportion encore tout à fait insuffisante¹.

On peut bien affirmer sans jactance que si les Catalans n'avaient pas mis tout leur effort, tout leur dévouement et tout leur courage dans cette affaire, la langue catalane serait aujourd'hui en train de se convertir en un langage patoisant sans catégorie socioculturelle, exploitable seulement du point de vue folklorique et pittoresque (comme un costume typique).

Il y a eu donc une véritable lutte civique pour obtenir des conditions chaque fois plus dignes pour la langue catalane. On a gagné du terrain pas à pas : la situation obtenue jusqu'en 1936 nous apparaît encore bien lointaine ; les efforts ont été parfois couronnés par des petites victoires, ce qui a encouragé les Catalans à poursuivre la tâche entreprise ; en d'autres occasions, les efforts ont échoué, ce qui les a obligés à entreprendre la conquête par une voie nouvelle. Néanmoins, j'ose affirmer que le bilan de ces trente dernières années est, après tout, franchement favorable au catalan. Étant donné, d'ailleurs, qu'une analyse est déjà possible sous une certaine perspective, je vais essayer d'établir à grands traits trois étapes dans cette période de récupération des emplois du catalan et de la langue elle-même, chacune d'elles ayant une durée de dix ans.

17. La première étape (1939-1950) se caractérise, d'abord, par le silence collectif, témoin de la grande rupture et de la stupeur qu'elle a provoquée ; ce silence se prolonge pendant des années. Ensuite, apparaissent les efforts vers une récupération extérieure : pour qu'on autorise des « sardanes » (la danse populaire catalane) ; pour une réouverture du théâtre catalan (1946) ;

1. Cf., par exemple, *Llengua i mitjans de comunicació*, dans *Serra d'Or*, maig 1968, p. 13 ; ou bien : Jordi Garcia Soler, *Informe : ràdio en català*, dans *Serra d'Or*, març 1970, p. 31-33.

pour que l'« Orfeo Català » puisse reprendre son activité artistique (1947), etc. C'est l'époque d'une espèce de réorganisation tacite des forces vivantes et des forces culturelles du pays, obéissant chacune à l'instinct de conservation, mais sans contacts entre elles, puisque ce n'était pas possible. Nous enregistrons, depuis le premier moment, les efforts des éditeurs pour faire paraître à nouveau des livres en catalan. Cependant, ces efforts ont dû persister pendant des années : en général, on n'a autorisé des éditions en catalan qu'avec beaucoup de réserves et de limitations : autorisation des éditions appelées de bibliophile (vendues par souscription) ; défense d'exposer chez les libraires ; des éditions avec l'orthographe antérieure à celle de 1913 ; défense de faire de nouvelles traductions (on pouvait seulement reproduire celles parues avant 1936), etc.

La seconde étape (1950-1960) est signalée par un adoucissement général des conditions de la vie catalane, notamment par le nombre croissant des éditions autorisées et par la diminution des exigences requises. Je pense que la meilleure preuve en est ce qui est arrivé au *Poema de Montserrat*, de Josep M^a de Sagarra (1^{re} édition, « de bibliophile » : 1950), qui, dans l'avant-propos de la deuxième édition (1956), reconnaît qu'il s'agit en réalité d'une première édition (parce que celle de 1950 est restée tout à fait inconnue du public lecteur). Éditorial Selecta a été autorisée, en 1946, à lancer une collection de volumes populaires ; d'autres maisons d'édition ont pu suivre cette voie. Tout ceci a eu comme conséquence que le livre catalan a été vu à nouveau dans la rue vers 1960. Un jalon important était ainsi conquis, du moins pour ceux qui s'intéressent aux affaires culturelles.

La troisième étape (1960-1970) a été, d'abord, de consolidation des éditions en catalan (qui ont atteint le maximum possible, à en juger par la crise qui s'est présentée tout récemment, cf. § 21). Mais cette dernière période a vécu aussi sous le signe de la lutte pour arriver à des cercles qui jusqu'alors étaient restés hors de l'influence de la langue catalane écrite ou publique. Je vais le réduire à quatre aspects : 1) Premièrement, les campagnes pour obtenir l'enseignement du catalan (sous plusieurs formes : des lettres au directeur ; les commémorations du centenaire de Pompeu Fabra, en 1968 ; la diffusion du slogan « Català a l'escola », qu'on a vu partout, etc.) ; 2) Deuxièmement, la lutte pour l'accès du catalan aux grands moyens de communication sociale (ou « mass media ») ; il faut reconnaître que la bataille pour un journal quotidien en catalan a échoué, pour l'instant. Mais on a réussi à sortir *Tele-Estel* (hebdomadaire) (1966) (cf. toutefois § 21) et à augmenter le nombre des petites revues locales ; 3) Ensuite, l'essor qu'a pris le catalan comme langue

liturgique. Déjà avant le concile, on a enregistré le grand succès du *Nou Testament* (paru à Montserrat, 1961, avec plusieurs éditions) ¹; mais la réforme liturgique (à partir de l'« Instruction » de 1964), en établissant l'emploi de la langue populaire dans la célébration de la Parole et de l'Eucharistie, a eu pour effet d'épurer le catalan aussi bien sous sa forme écrite que sous sa forme orale ; 4) Enfin, l'incorporation de la « nouvelle chanson » au catalan (en rapport avec la chanson moderne de partout, sous le jour de la revendication et de la contestation) a contribué au raffermissement du sens de notre collectivité, notamment parmi les jeunes. Dans ce domaine il faut rappeler qu'une chanson catalane a emporté le Prix au Ve Festival de la Chanson Méditerranéenne (1963) ², et qu'elle compte des figures de classe internationale, dont la plus célèbre est celle de Raimon ; ses récitals à Paris, par exemple, ont obtenu toujours le plus grand succès et ont été largement commentés.

18. Les trois étapes mentionnées montrent que le processus de récupération de la langue a suivi une courbe ascendante. Elles supposent en même temps toute une série de petites conquêtes ; on y a gagné du terrain pas à pas, grâce aux efforts, au dévouement et au courage du peuple. Néanmoins, nous sommes encore loin de l'avoir emporté : nous devons faire face à quelques difficultés dont l'origine doit être située pendant la première étape (1939-1950) (§ 17), et qu'on connaissait déjà vers 1936 (§ 11). Ces difficultés ont été légèrement adoucies, surtout pendant les derniers temps (troisième étape, 1960-1970). Toutefois des problèmes demeurent toujours aujourd'hui, et des problèmes bien graves !

Comme nous le savons déjà, nos problèmes sont au nombre de trois (cf. § 11). Bien que je ne puisse pas nier la gravité de ces problèmes, j'ajoute que, pour chacun d'eux, on trouve une source d'espoir, face à l'avenir de la langue. Le premier : le manque d'enseignement du catalan ou, au moins, le nombre réduit et insuffisant des écoles ou des institutions où ait lieu un enseignement régulier. Je ne peux pas fournir ici des détails, mais tout le monde comprendra que c'est une difficulté sérieuse. Cependant je pense qu'il y a des motifs d'espoir dans le désir qui, venant des couches plus populaires de notre société,

1. Cet effort a été récemment couronné par deux éditions complètes de la Bible, parues en 1968 (« Fundació Bíblica Catalana ») et en 1970 (Montserrat).

2. Pour les festivals postérieurs, on a modifié le règlement de vote, pour empêcher qu'une chanson catalane l'emporte à nouveau ! Nous sommes certes loin de la situation de 1939 ; cependant, il y a une attitude qu'on n'a pas encore modifiée...

paraît exiger un remède à cette situation (le slogan « Català a l'escola » a joui d'une diffusion presque universelle ; la campagne entreprise, dans ce sens, par « Omnium Cultural », de Barcelone, a rassemblé deux mille adhérents, qui n'étaient pas des personnes physiques, mais des associations ou des institutions ; les immigrés désirent, au moins pour leurs enfants, qu'on organise l'enseignement régulier du catalan, etc.).

Second problème : l'absence du catalan, ou, au moins, une présence très précaire, dans les moyens de communication sociale (ou « mass media »). Si on pense à la situation jusqu'en 1936 (les stations de T. S. F. émettaient couramment en catalan ; il y avait une foule de journaux et revues en catalan), on s'aperçoit de la gravité de ce problème d'aujourd'hui (nous n'avons pas encore de quotidien ; les revues sont bien peu nombreuses ; la situation du catalan à la radio et à la télévision est tout à fait pénible). J'ajoute que l'unique hebdomadaire qu'on sortait à Barcelone vient de cesser (cf. ci-après, § 21). Toutefois, et tout en reconnaissant la gravité de cette situation (les revues générales, mensuelles ou hebdomadaires, des Pays Catalans n'atteignent pas aujourd'hui le nombre de dix), je voudrais rappeler ici l'existence d'une riche liste de petites revues régionales et locales (qu'on publie au sein des institutions très diverses, surtout de l'Église, mais aussi des centres locaux d'alpinisme, des chœurs, etc.) ; ce sont des organes des groupes vivants, provenant de la racine même du peuple ; ce sont, encore une fois, des sources d'espoir pour l'avenir de la langue¹.

Le troisième problème est celui de l'immigration. C'est, parmi tous, le problème le plus grave, à cause des proportions énormes que l'immigration a atteintes chez nous (à peu près la moitié de la population dans les villes et les contrées industrielles), et à cause du fait que les immigrés ont tendance à faire changer la langue parlée spontanément, évidemment sans se proposer de provoquer le changement. De là vient la gravité du problème : si les deux autres problèmes (enseignement et « mass media ») n'intéressaient que la langue écrite (comme forme culturelle, § 12), de sorte que le fait biologique de communication sociale (la langue parlée, pure ou incorrecte) demeurait inchangé, maintenant la présence d'une telle quantité d'immigrés chez nous peut contribuer à réduire le nombre des catalanophones (de ceux qui pensent et s'expriment spontanément en catalan)². Je viens de dire qu'ils ne se pro-

1. On a pu s'en rendre parfaitement compte à l'occasion de l'*« Exposició de la Premsa Catalana »*, organisée à la librairie « Cinc d'Oros » de Barcelone (1969).

2. Je voudrais rappeler ici une statistique qui fait voir jusqu'à quel point

posent pas de substituer le castillan au catalan. Au contraire : étant donné que ces gens arrivent chez nous dépourvus de toute formation culturelle, leur promotion dans n'importe quel sens se fait dans les cadres de la culture catalane. Autrement, nous possédons beaucoup de preuves montrant qu'ils désirent précisément qu'on leur apprenne la langue catalane. C'est cette volonté de s'intégrer, qu'on observe chez l'immense majorité des immigrés, qui nous donne de l'espoir, face à l'avenir, et nous permet de penser que, si nous obtenons une amélioration quant à l'enseignement de la langue et un accès normal du catalan aux « mass media », ceci se répercutera immédiatement sur l'apprentissage du catalan parmi ceux qui sont venus chez nous pour devenir nos concitoyens.

Il n'est pas nécessaire de mettre en relief jusqu'à quel point, au fond de ces trois problèmes, on se heurte, constamment, à l'« autre langue », à l'influence de l'espagnol sur le corps social dans son ensemble et sur les personnes en particulier. Et, avec quelle puissance !, avec quelle force !

19. Pour me rapprocher de la réalité socio-linguistique du catalan d'aujourd'hui, que j'entrevois tellement pleine de difficultés, j'ai entrepris, en 1964-1965, mon enquête sociologique sur le catalan à Barcelone, qui visait à évaluer tant l'attitude des catalanophones vis-à-vis de leur propre langue que l'existence et, en tout cas, le rythme, de l'intégration idiomatique des immigrés¹. Je vais faire abstraction ici des détails de mon entreprise (quant à la méthode, aux données obtenues, aux calculs que j'y ai faits et aux interprétations que j'ai essayé d'en tirer), car tous ceux qui s'y intéresseront peuvent se renseigner à ce sujet ailleurs. Je dirai seulement et d'une façon très schématique, que je suis parti d'un échantillon de 21 772 citadins de la commune de Barcelone (établi d'une manière tout à fait mécanique, en partant des feuilles du recensement municipal de 1960) et que j'ai obtenu 16 % des réponses (exactement 3 482 questionnaires remplis). L'enquête, avec son résultat favorable, m'a fourni une documentation très abondante,

le problème est grave. A Barcelone les mariages peuvent se répartir, à grands traits, en trois parties presque égales : il y en a un tiers entre catalanophones, un autre tiers entre castillanophones et un dernier tiers est composé de couples où l'un est de langue catalane et l'autre est de langue espagnole.

1. Veuillez mon livre *La llengua dels barcelonins, Resultats d'una enquesta sociològico-lingüística*, vol. I, Barcelone, 1969, 687 pages. Le vol. II est toujours en préparation. J'ai parlé de mon enquête à plusieurs occasions, que j'indique au commencement de mon ouvrage. Ajoutez-y : *Le catalan, langue de relation à Barcelone* (qui paraîtra dans les Actes du II^e Colloque international sur le Catalan, tenu à Amsterdam au mois de mars 1970 ; pour une présentation générale de mon enquête, voyez §§ 1-2).

que je suis en train d'analyser dans mon ouvrage (et dans d'autres travaux). L'aspect peut-être le plus important des données obtenues est celui de la densité relative des deux langues, le catalan et le castillan, dans la ville de Barcelone. Eh bien, selon le critère le plus objectif, les Barcelonais se partagent de la façon suivante :

1. Catalanophones	63,2 %
2. Castillanophones	36,8 %
	100,0

Je voudrais rappeler ici que j'ai vérifié en tout moment un intérêt très élevé pour l'enquête, de la part des citoyens consultés. Un facteur qui n'est pas l'élément le moins important pour mesurer cet intérêt, ce sont les additifs écrits spontanément par ceux qui remplissaient les questionnaires, en utilisant les espaces en blanc des feuilles d'enquête. Il s'agissait de contributions individuelles (qui n'auraient pu être comptées dans l'ensemble), mais je leur ai attribué une grande valeur depuis le premier moment : plus de 20 % des enquêtes reçues contenaient des additifs de toute sorte ; c'est pourquoi j'ai décidé de les publier en appendice dans mon ouvrage ¹.

« De tous les matériaux relevés (autant des réponses aux questions que des suppléments spontanés), je peux tirer quelques constantes ; en voici quatre ² :

1) On reconnaît qu'à Barcelone il y a, aujourd'hui, deux langues en coexistence. Tout le monde (qu'il s'agisse des catalanophones que des castillanophones) admet l'« autre langue », tout le monde compte sur cette réalité. Plus encore : en général, tout le monde témoigne d'un respect pour cette « autre langue », dont personne ne discute l'emploi.

2) Malgré les énormes difficultés auxquelles se heurte le catalan aujourd'hui (privé d'enseignement, absent des « mass media », sans la considération sociale qu'il mérite), il est évident qu'il n'en meurt pas, et, plus encore, qu'il démontre avoir une volonté décidée de survivre.

3) La plupart des immigrés non catalans, appartenant d'ailleurs aux couches les plus modestes de la société, se sont montrés très désireux d'être intégrés à la communauté linguistique du catalan. Ils sont venus dépourvus du minimum de formes culturelles qui auraient pu les empêcher de s'incor-

1. *La llengua dels barcelonins*, cit., p. 617-680.

2. Je prends ces quatre constantes de ma communication *Le catalan, langue de relation à Barcelone*, citée, § 2.

porer aux cadres sociologiques de leur nouvelle situation, de sorte que cette pauvreté les aide à se « catalaniser », c'est-à-dire à se « culturiser ».

4) Partout, dans les données relevées, on entend un appel : le grand désir d'une diffusion et d'un enseignement efficaces de la langue catalane, ainsi que de la présence du catalan dans la presse, la radio et la télévision. Dans ce sens, les matériaux que j'ai recueillis sont un véritable plébiscite qui exige « des conditions plus dignes pour la vie et les conditions de la langue catalane ».

20. Grâce aux matériaux recueillis avec mon enquête, j'ai pu entrevoir un peu la réalité sociolinguistique de la Barcelone d'aujourd'hui, et j'ai pu en montrer les aspects sombres et les sources d'espoir. C'est sur cette réalité que les Catalans ont réussi à faire leurs conquêtes pendant les trente dernières années (sur la publication des livres et revues, pour l'enseignement de la langue, en faveur de l'accès du catalan dans les « mass media »). Nous avons vu que ces conquêtes avaient une signification profonde, et qu'elles témoignaient de la volonté décidée de survivre du peuple catalan. D'autre part, nous avons vu aussi que la dure situation créée en 1939, bien qu'adoucie considérablement, est toujours la même en essence. Malgré toutes les positions conquises, la lutte doit continuer, parce qu'au fond, les fondements en sont les mêmes. Parfois nous oublions, semble-t-il, que, si une nouvelle période a commencé, en 1939, pour la langue catalane moderne, nous y sommes encore toujours. Et, bien que plusieurs de ses conditionnements soient devenus moins rigoureux ou que d'autres soient en train de s'adoucir, le problème doit se poser, au fond, toujours de la même façon.

Maintenant, nous pouvons regarder les choses avec un recul de trente ans. Dans ce sens, il faut dire, bien objectivement, que nous touchons, aujourd'hui, les résultats d'une politique très dure vis-à-vis du catalan, qu'on a maintenue tout au long de trente années. C'est cette considération qui peut nous expliquer le phénomène, très délicat d'ailleurs, de la culture catalane des deux dernières années ; il s'agit d'une situation qui apparemment est en contradiction avec les victoires obtenues dans la lutte pour l'amélioration des conditions du catalan. Précisément au moment où nous avions augmenté le nombre des livres édités, élargi les sujets et les thèmes de nos livres, lancé plusieurs collections de livres de poche, réussi à entreprendre d'autres grandes œuvres culturelles, bref au moment où nous nous sentions plus sûrs et où on parlait même d'une véritable seconde « Renaixença », voilà que le mot *crise* est apparu parmi nous, en sous-entendant qu'il s'agit d'une « crise de la culture catalane ». Ainsi, nous nous sommes lancés, il y a des mois et

des mois, dans une polémique où tout le monde analyse, discute, conseille... On doit commencer par se demander s'il y a, en effet, une véritable crise de la culture catalane, et, pour cela, examiner les manifestations qui en seraient l'indice. Je devrai me limiter à deux ou trois indices, mais on pourrait en étendre la liste.

21. Tout d'abord, il faut reconnaître qu'il y a chez nous une crise du livre catalan¹. Plusieurs maisons d'édition se heurtent à des difficultés (financières, de distribution, d'organisation, etc.), qui supposent un ralentissement de toute la tâche d'édition ; il y en a qui ont cessé de publier des livres, il y en a qui ont dû être réorganisées, et pratiquement tous les éditeurs procèdent avec des précautions qui auparavant auraient été négligées. Étant donné qu'on connaît l'histoire et les circonstances de chaque éditeur, on a pu chercher les causes particulières de chaque cas concret, qui sont tout à fait justifiées ; toutes les causes précises semblent donc faire croire qu'il ne s'agit pas d'une situation générale, mais de plusieurs cas bien précis ; or, au-dessous de toutes les circonstances concrètes, il y a des causes générales, lointaines, qui expliquent une crise qu'il faut considérer comme « générale ».

C'est pourquoi lorsqu'on entend dire qu'il n'est pas question d'une crise de notre culture, mais, tout au plus, d'une crise de quelques maisons d'édition, il faut être raisonnable, et en conclure que toute culture qui ne pourrait pas se manifester au moyen de livres, revues et d'autres manifestations, va s'arrêter un jour et, en conséquence, qu'il n'est pas exagéré de parler de crise...

Je prends, comme second indice, la petite histoire de *Tele-estel*. Après une lutte assez intense (au moyen des lettres au directeur, des campagnes générales, des démarches auprès les autorités, etc.), qui visait à obtenir un journal quotidien en catalan (que nous appelions déjà, d'une façon un peu chimérique, « le journal »), on a obtenu l'autorisation, non pour un quotidien, mais pour un hebdomadaire général : c'est ainsi que *Tele-estel* a paru en été 1966. Pour l'instant on en a fait des tirages assez élevés (qui atteignaient 100 000 exemplaires ou presque, quantité qui, pour notre démographie modeste, doit être considérée comme très importante), qui nous faisaient croire que cette publication était venue, comme on dit, remplir un vide. Il

1. J'ajouterai qu'il s'agit d'un phénomène universel, qu'on retrouve un peu partout, et qui est une conséquence de l'énorme puissance des moyens de communication sociale dans la société moderne. En Espagne, par exemple, il y a plusieurs éditeurs (qui ne publient que des livres en espagnol) qui ont des difficultés sérieuses. Pourtant, il est évident que cette situation a un poids beaucoup plus lourd dans le terrain des lettres catalanes.

s'agissait certes d'un journal qui ne possédait pas de grandes qualités. Il faut reconnaître qu'il n'était pas une tâche facile de trouver le point juste, le ton le plus adéquat, pour une publication hebdomadaire unique, la seule autorisée! Fallait-il descendre (dans le contenu, les informations, les commentaires) jusqu'aux couches les plus modestes, au point de vue socioculturel ? Je ne le sais pas, mais il est évident que les éditeurs craignaient, à très juste titre, qu'il fût plutôt difficile d'assurer la diffusion de la revue parmi ces gens. On a essayé d'offrir un peu de tout à tous les catalanophones en général (il faut rappeler que sur ce journal pesaient plusieurs interdictions importantes quant au contenu : politiques, sociales, économiques, etc.). Le résultat en a été que *Tele-estel* n'a plu à personne. Et voilà que l'unique revue hebdomadaire qu'on avait réussi à voir autorisée à Barcelone a disparu, non pas par l'action de l'autorité gouvernementale, mais faute de poussée, de vitalité et... d'abonnés (été 1970)¹. On a parlé beaucoup des causes de la disparition de *Tele-estel*, et sans doute elles sont toutes des causes véritables de cet échec (pour les uns, le ton trop élevé ; pour les autres, le ton trop populaire ; pour tous les connaisseurs de l'entreprise, l'organisation économique intérieure, etc.). Pourtant, au fond nous enregistrons un fait capital : cette revue n'a pas su (ou elle n'a pu) maintenir l'adhésion des cent mille Catalans qui l'ont achetée pendant des mois.

J'arrive au troisième échantillon de la crise de la culture catalane. C'est la malheureuse affaire de la *Gran Encyclopèdia Catalana*, l'entreprise la plus ambitieuse et la mieux réalisée de la culture catalane moderne (conçue selon le style du Grand Larousse, par exemple ; je ne le dis que pour l'orientation du lecteur). On avait réussi à s'assurer le travail de mille collaborateurs. Quoiqu'on eût toujours parlé d'un ensemble de dix volumes, il est certain que, à en juger par la partie publiée, le tout aurait été composé de quinze volumes environ. Je soulignerai seulement deux caractéristiques ; la première : cette encyclopédie était de nouvelle rédaction dans une proportion beaucoup plus large que dans les ouvrages similaires que je connais ; la seconde : sans y négliger les connaissances du domaine des lettres (histoire, art, littérature, géographie, pays catalans), on y avait accordé largement de l'espace aux matières scientifiques et techniques. Je le répète : il s'agit d'une entreprise de toute première catégorie. Néanmoins, il était facile de prévoir

1. Pendant l'été 1969 on en avait déjà interrompu la publication, « pour en étudier une amélioration » (c'est ce qui a été dit). Le tirage était descendu remarquablement pendant les derniers temps (il restait au-dessous de 20 000 exemplaires).

qu'une telle œuvre ne manquerait pas de difficultés. Préparée pendant des années et lancée à la fin 1968 par une maison d'édition, l'entreprise s'est heurtée à des difficultés de toute sorte : idéologiques (entre les intellectuels, les scientifiques et les techniciens, d'un côté, et la société d'édition de l'autre), économico-syndicales (rétribution du travail de rédaction, organisation intérieure de la maison), de distribution (de nature commerciale, en vue de la vente et de l'abonnement par fascicules), etc. L'éditeur qui en avait lancé la publication a dû renoncer à la poursuivre ; on a créé une nouvelle société anonyme, qui s'est heurtée à nouveau presque aux mêmes problèmes (idéologiques, syndicaux, financiers). Bref, au printemps 1971 on a arrêté et la publication et la rédaction de l'encyclopédie, avant de terminer le volume III (dernier fascicule sorti : le num. 75 ; on n'a pas encore achevé la lettre B) ¹.

Je pense que ces trois échantillons (le livre catalan en général, *Tele-estel* et la *Gran Encyclopèdia Catalana*) nous fournissent des éléments pour une analyse profonde et sereine de la situation ². Tout le monde a trouvé des raisons particulières qui puissent expliquer chaque situation de crise, et ceux qui connaissent mieux un aspect, ont trouvé les explications visant à mettre en lumière cet aspect précis. Pourtant, il est raisonnable de croire qu'il doit y avoir une seule explication suffisante d'une situation aussi délicate que celle que je viens d'esquisser.

22. Je m'excuse, mais je dois revenir à des faits dont j'ai déjà parlé tout à l'heure. A mon avis, les trois échantillons que j'ai rapportés ne font qu'un seul ensemble qui proclame, très clairement d'ailleurs, que nous sommes en train de payer, maintenant, et à un prix certes très coûteux et très pénible, les conséquences de ces trente dernières années de réduction et même de suppression des conditions de vie (publiques, sociales et culturelles) d'une langue, la langue catalane.

1. Le nouveau président de la Société a annoncé, au moyen d'une circulaire (datée de juin 1971), qu'on est en train d'étudier les possibilités techniques et économiques de l'entreprise, et qu'on ne la reprendra que si le résultat de cette étude est tout à fait favorable.

2. On pourrait ajouter aisément d'autres éléments. Un exemple : le prix « Sant Jordi » de roman catalan, qui n'a pas été décerné en 1969, a fait l'objet de grand nombre de discussions, et on a mis en rapport ce fait avec la crise de la culture catalane. Ici il y avait, comme toujours, des causes bien précises (au point de vue idéologique et des relations entre les hommes de lettres d'âge mûr et les jeunes). Je ne veux pas m'engager dans cette voie, mais il ne serait pas difficile de mettre ce problème en rapport avec les trois échantillons mentionnés ci-dessus ; pour simplifier je préfère en rester où nous étions arrivés.

Tout cela a trait à l'extérieur de la langue. En ce qui concerne la langue elle-même, je reprends ici la distinction que j'ai faite auparavant, entre la langue comme moyen de communication humaine et la langue comme forme de culture (§ 12).

1) La langue comprise sous le premier concept (entité presque biologique), c'est-à-dire la langue surtout parlée, a souffert relativement peu de la politique qu'on a menée vis-à-vis de la culture catalane pendant ces trente dernières années. Dans la masse des catalanophones, elle est, certes, plus grossière qu'auparavant (plus pleine de vices, d'analogies, d'incorrections et de castillanismes), mais le rythme de la contamination est très lent (comme d'ailleurs le rythme vers la pureté était aussi lent entre 1931 et 1936, à ne considérer que des jeunes gens de certains lycées, déjà pratiquement sélectionnés). La langue parlée est transmise d'une génération à la suivante sans changements essentiels¹.

2) Par contre, la langue comprise comme forme de culture a souffert énormément de la grande débâcle de 1939. Et elle en souffre davantage au fur et à mesure que les générations se succèdent sans que la situation se rétablisse (dans le sens d'école, presse, radio et télévision), car l'héritage d'une forme de culture, telle que la langue devrait être, se fait à zéro : la torche que chaque génération passe à la suivante risque de n'être plus une torche flamboyante, mais éteinte. Les trente dernières années ont consacré la grande crise du catalan comme forme de culture : la langue apprise, lue, écrite (même écoutée dans ses manifestations les plus dignes : académique, solennelle, administrative ou officielle) manque systématiquement chez nous. Une telle façon de vivre la langue, si universelle, ne s'est conservée qu'au sein d'un nombre très réduit de familles (ou d'écoles, centres paroissiaux ou culturels, etc.) ; c'est pourquoi nous devons parler de l'énorme différence entre le fait biologique (langue parlée) et le fait culturel (langue écrite).

En effet, les catalanophones sont certes au nombre de six ou sept millions ou davantage (il est toujours difficile d'en préciser le chiffre total, parce que nous ne disposons pas de statistiques par langues, mais d'habitants du domaine linguistique)². Les « catalanophones » sont donc six ou sept mil-

1. Néanmoins, je rappelle qu'ici le grand danger peut provenir de l'immigration (cf. § 18) : les immigrés ont tendance à s'intégrer au catalan, mais, si les proportions démographiques continuent à être altérées d'une façon considérable, comme c'est le cas aujourd'hui, les immigrés feront sentir eux-mêmes leur grand poids, dans le sens de « dé-catalaniser » les catalanophones.

2. A cause de ceci les optimistes parlent déjà de huit millions de catalano-

lions, mais les « *catalanographes* » sont très peu nombreux. Je suis convaincu que, parmi les langues de culture, aucune ne présente, comme le fait aujourd’hui le catalan, une différence aussi grande entre « *catalanophonie* » et « *catalanographie* », comme conséquence de la situation socioculturelle que je suis en train de décrire : c'est la différence qui va de six ou sept millions à quelques dizaines de milliers (ne dépassant en aucun cas cent cinquante mille). Si on pense à n'importe quelle autre langue (l'espagnol ou le français, par exemple), on peut y apprécier trois catégories démographiques : 1) ceux qui la parlent ; 2) ceux qui l'écrivent, mais qui ne sont pas des « intéressés » au point de vue de la culture ; 3) ceux qui, non seulement l'écrivent, mais sont des « intéressés »¹. Appliquons au catalan d'aujourd'hui cette classification : 1) il y a la grande foule des catalanophones (dans une situation un peu trouble, à cause du mouvement d'intégration des immigrés)² ; 2) il n'y a pas de « *catalanographes* » non intéressés aux faits de culture (les « non intéressés » n'écrivent qu'en espagnol) ; 3) il y a des minorités de catalanophones « intéressés » (ceux-ci sont certes des « *catalanographes* », mais il faut reconnaître qu'ils sont, en même temps, et plus aisément encore, des « *castillanographes* »). Je crois que les précisions précédentes peuvent rendre un peu plus claire la situation socioculturelle du catalan d'aujourd'hui, et faire voir pourquoi on peut parler d'un véritable abîme entre le nombre des « *catalanophones* » et celui des « *catalanographes* ».

23. Néanmoins, il arrive que les catalans « intéressés » ne distinguent pas trop clairement les deux espèces décrites (« *catalanophonie* »/« *catalanographie* »), probablement à cause du fait qu'ils se trouvent dans la seconde espèce, et que ceux qui sont dans ce cas ont l'impression que les limites entre les deux espèces s'effacent. Dans la pratique, les Catalans jouent sur

phones, mais ils oublient que l'augmentation est due surtout aux derniers immigrés provenant d'Andalousie...

1. Il est facile de comprendre que les recensements des nos 1 et 2 coïncident, à l'exception des analphabètes, qui sont recueillis dans 1, mais qui manquent dans 2.

2. L'arrivée et l'installation des immigrés se fait sans cesse ; à cause de ceci, et indépendamment du processus de chaque histoire personnelle, on peut enregistrer en même temps tous les moments de l'intégration idiomatique au catalan : c'est pourquoi dans une société unique coïncident les immigrés venant de s'installer avec ces autres qui sont venus il y a un an, avec ces autres qui, après quatre ou cinq ans, s'expriment déjà un petit peu en catalan. Remarquons que le point le plus élevé de la courbe d'immigration a été dépassé, paraît-il, il y a quelques années (à cause des circonstances de l'industrie et de la main-d'œuvre en général).

les deux tableaux. Je ne dirai pas que ce n'est pas juste ou tactique, je constate une façon de faire. Lorsque nous demandons l'enseignement du catalan ou son accès aux « mass media », nous faisons ressortir les six ou sept millions de catalanophones (et de là la tendance à arriver, s'il y a une raison pour le faire, aux huit millions) ; cependant, nous savons que l'immense majorité de ces catalanophones ne sentent pas la nécessité que leur langue réussisse à être traitée comme une langue de culture. Et il arrive la même chose quand il s'agit de sortir un hebdomadaire ou de projeter une encyclopédie. Je ne peux m'empêcher de revenir à notre tendance à faire des choses parfaites, mais circonscrites à un groupe (tendance à une culture d'élite, §§ 12-13).

J'essayerai d'appliquer, dans ce contexte, les trois échantillons de la crise de la culture catalane que j'ai présentés auparavant (§ 21). L'hebdomadaire *Tele-estel* aurait dû être un journal des masses, il aurait dû faire donc plus de concessions au goût et au désir et au besoin des masses¹. La *Gran Encyclopédia Catalana* a été réalisée avec une perfection, à tout point de vue, qu'on chercherait en vain dans des entreprises similaires parues en d'autres langues, au sein d'autres cultures. Il m'est pénible de le dire, mais c'est ce qui arrive en réalité : nous jouons avec les six ou sept millions (pour les mentionner, pour nous encourager, pour justifier l'effort d'entreprendre une encyclopédie), mais nous ne réalisons pas cette encyclopédie pour eux tous : au moment de la réaliser, nous la faisons pour la petite minorité d'« intéressés » (les quelques milliers dont je parlais tout à l'heure, § 22). Je sais bien qu'il existe des causes précises qui semblent justifier l'interruption de *Tele-estel* et l'échec de la *Gran Encyclopédia Catalana* ; et elles sont, sans doute, des causes véritables. Je suis toutefois bien convaincu qu'il y a une cause profonde unique : le contraste brutal entre langue parlée (fait biologique) et langue écrite (fait culturel) qui est caractéristique de la situation socioculturelle du catalan d'aujourd'hui. Les organisateurs des entreprises culturelles mentionnées ont agi selon la « mentalité de 1936 », et, tout en méprisant les modifications survenues, si importantes, ils se sont trompés. La courbe de la parution de livres en catalan, toujours ascendante jusqu'en 1968, a aidé à nous tromper : tout d'abord (vers 1950, fin de la première étape, § 17) nous achetions tout ce que les éditeurs publiaient, même en attribuant une importance excessive à quelques secondes éditions et à ce que

1. L'histoire se répète : l'échec de *Tele-estel* nous a rappelé celui d'*Imatges* (§ 12), qui a voulu aussi, sans y réussir, arriver aux masses des catalanophones, il y a plus de quarante ans.

nous appelions « les grands succès »¹. Le champ des publications en catalan s'est étendu très largement, et le moment est arrivé où nous avons tous été obligés de choisir : on ne pouvait plus tout acheter². On s'est aperçu, à cette occasion, de la grande différence qu'il y a entre la langue parlée (fait biologique, très largement répandu dans le domaine linguistique) et la langue écrite (fait culturel, extrêmement restreint à une minorité). Je résume donc : on peut dresser une liste des causes immédiates qui expliquent les difficultés du livre catalan, et l'interruption de *Tele-estel* et l'échec de la *Gran Encyclopédia Catalana*. Toutefois, au fond il n'y a qu'une cause unique : le fait que la langue catalane a perdu beaucoup de sa condition de véhicule culturel, conséquence de la politique menée chez nous depuis 1939 (cf. § 22).

L'efficacité de ces trente dernières années, dans son aspect négatif, est donc bien évidente. Il est arrivé un moment où nous rêvions tous qu'un nombre assez élevé de livres publiés et un hebdomadaire tout à fait accessible à tous seraient des instruments pour élargir le cercle des « intéressés » au delà des quelques dizaines de milliers d'enthousiastes d'aujourd'hui. Pourtant, nous nous sommes trompés. Si, auparavant (cf. le cas d'*Imatges*, § 12), et dans un milieu beaucoup plus favorable, nous n'avons pas réussi à atteindre les masses du pays, maintenant les choses sont grandement moins faciles : pendant ces trente dernières années la foule des catalanophones s'est habituée à faire abstraction du catalan écrit ; la langue écrite exige un effort d'apprentissage, des connaissances, la tâche même de lire. Tout ceci requiert une préparation de la part des gens (que nous ne sommes pas nous-mêmes dans la situation de leur donner). Et tout le monde se dit, au moins tacitement : « à quoi bon faire des efforts, si nous pouvons voir la télévision chaque soir (en espagnol bien sûr, mais cela ne nous incommode pas tellement) ? ».

Tele-estel a disparu. Il est vrai qu'il avait des défauts, et que nous pouvons étudier les causes de sa disparition. Mais la réalité, très simple, se pré-

1. Demo, *Lectura en català a Barcelona*, Barcelona, 1971, 94 p., vient de faire voir le bas pourcentage des lectures en catalan, aussi bien en ce qui concerne les quelques journaux et revues dont nous disposons, mais également et tout spécialement lorsqu'il s'agit des livres. Remarquons que chez nous des tirages de 2 000 à 3 000 exemplaires sont tout à fait courants, pour les livres en catalan.

2. D'ici à l'inflation du livre catalan il n'y avait qu'un pas. La situation de crise s'est produite lorsque les éditeurs ont voulu maintenir le rythme de publication qu'ils avaient projeté, tout en partant de ce qu'ils identifiaient comme la réalité du marché, mais qui n'était, à vrai dire, que l'adhésion des quelques milliers d'enthousiastes de la culture catalane (les « intéressés »). Et nous savons très bien que ceux-ci sont en nombre inférieur à ce qu'il conviendrait et à ce qui semblerait logique.

sente dans le fait que *Tele-estel* n'a pu tenir davantage. Nous n'avons pas su gagner les masses. Si nous avions su le faire, les causes mentionnées n'auraient pas été suffisantes pour faire disparaître le journal. Et de même avec la *Gran Encyclopèdia Catalana*. Malgré tous ses grands problèmes (de travail, d'idéologie, de finances), si l'entreprise avait compté sur 80 000 ou 100 000 abonnés ou davantage, elle aurait tenu. Nous avons proclamé, au moyen des annonces, qu'un peuple et une culture de six ou sept millions avait besoin d'une encyclopédie comme celle qu'on envisageait de faire. Pourtant, au moment de la réaliser, nous l'avons faite, très bien faite, exceptionnellement, mais... elle ne pouvait pas intéresser au-delà de 25 000 personnes. Nous n'avons fait aucune concession. Et l'entreprise a échoué.

24. La situation actuelle, telle que j'ai essayé de la décrire, oblige à en tirer des leçons pratiques, qui cherchent le bien pour l'avenir de la langue catalane. Néanmoins, ma tâche doit se terminer ici : je me suis borné à décrire une situation sociolinguistique, à en étudier les précédents et les causes. Ce sont des données pour l'histoire de la langue catalane de l'avenir. Quant à la façon d'agir devant cette situation, ce n'est plus mon affaire de l'étudier et moins encore d'en signaler la procédure concrète. Je vais me limiter à indiquer quelques lignes, toujours sous la perspective sociolinguistique. Toute autre façon d'agir entrerait déjà dans le domaine disons politique et je dois en faire abstraction.

Je pense que la première conséquence pratique doit être celle de rompre l'attitude de fermeture, en passant à une nouvelle attitude qui puisse nous amener à dépasser la conception de groupe ou d'élite, qui a été si souvent source des difficultés pour la langue. Pour le dire en d'autres mots, il faudra lutter à nouveau pour rapprocher langue et société vers une identification réciproque ; pourtant, il sera très nécessaire qu'on le fasse avec des armes qui s'adaptent le mieux aux circonstances. Je suis convaincu que tous les efforts qu'on a appliqués à cette lutte depuis 1939 n'ont pas rendu le service auquel on aurait pu s'attendre à cause de ce que j'ai appelé la « mentalité de 1936 » (§ 23) : on a agi sans vouloir reconnaître que la situation générale et tous les conditionnements particuliers n'avaient rien à faire avec ceux d'avant la guerre civile (jusqu'à 1936, donc). Au contraire, on s'est efforcé, au cours des trente dernières années, de proclamer que « nous sommes un peuple comme n'importe quel autre », « que notre culture est tout à fait normale et courante », etc.¹. Ainsi nous avons perdu du temps et des forces, pour en arriver,

1. Il suffit de feuilleter la revue *Serra d'Or* pour se convaincre de la justesse

aujourd'hui, à devoir reconnaître l'existence d'une crise de la culture catalane... Deux situations de l'histoire d'un même peuple seront toujours susceptibles de comparaison : on pourra donc rapprocher la lutte pour l'identification de langue et société entre 1900 et 1936 de celle que nous menons depuis 1939, et il y aura toujours des points importants de comparaison (et ceci ressort, je crois, de tout mon exposé). Cependant, il faut aussi admettre que les conditionnements socioculturels de la langue d'avant 1936 (avec possibilités d'enseignement de catalan et en catalan, avec liberté d'emprunter le catalan dans les « mass media », etc.) permettaient des moyens de lutte qui sont aujourd'hui tout à fait inaccessibles. Je pense donc qu'une attitude d'ouverture s'impose, qui nous aide à parvenir jusqu'aux masses des catalanophones non « intéressés », ou qui, au moins, nous signale les chemins par lesquels nous puissions essayer d'y parvenir. Cela serait toujours à conseiller ; mais il faut aller plus loin, étant donné notre tendance à nous renfermer dans un groupe (cf. §§ 12-13, 23).

Je voudrais insinuer d'autres choses encore, maintenant d'un point de vue nouveau. Il y a une constatation facile à faire : les catalanophones qui sont en même temps des « catalanographes » (il s'agit donc des gens « intéressés », cf. § 22) ont toujours des difficultés à s'exprimer correctement par écrit. Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer des publications modestes (locales, excursionnistes, paroissiales, etc.) ou les manuscrits de n'importe qui, avant de passer aux mains des correcteurs (de style et de... grammaire !). Il est bien naturel d'en établir l'origine ou la cause : c'est toujours le manque d'enseignement du catalan (et j'ajoute, pour les « nouveaux catalans » provenant des familles immigrées, l'intégration, qui se fait couramment par voie orale). Tous ces gens souffrent, en plus du manque d'enseignement, du fait que la langue « courante » (biologie) et la langue « correcte » (culture) se trouvent, dans le catalan d'aujourd'hui, extrêmement séparées¹. Je fais abstraction des causes de cette situation, que nous

de mon affirmation. Mais, quant à la « normalité » de cette culture, qu'on se souvienne que, si on n'écrit pas des phrases de cette sorte dans *Serra d'Or*, il sera assez difficile de trouver où les insérer, ce qui suggérerait une culture à une revue unique..., à moins qu'on les rédige en castillan (et c'est le cas d'une grande partie de la polémique sur la crise de la culture catalane, parue dans les quotidiens, — et nous n'en avons encore aucun en catalan...).

1. Dans la première période après 1939 (mettons jusqu'en 1950 ou 1955), on avait identifié pratiquement « langue écrite » = « langue littéraire ». Il n'y avait en effet pas de manifestation écrite qui ne fût en même temps littéraire : il nous manquait toute manifestation a-littéraire : la petite information de presse, des annonces commerciales, la correspondance de circonstances,

connaissons déjà très bien ; je la présente toutefois comme une réalité difficile, même douloureuse, pour le propre usager de la langue.

Ici aussi, il faudrait aller, à mon avis, à une ouverture, étant donné la réalité socioculturelle de la langue. Il faut être réaliste. D'abord, on peut constater que chaque fois sont plus nombreux, dans les milieux universitaires et littéraires, les jeunes gens qui n'acceptent guère l'exclusion, dans le dictionnaire normatif, de mots très courants dans la langue parlée (ce sont autant des néologismes que des castillanismes). Ensuite, on peut aussi constater qu'aujourd'hui la séparation entre le langage parlé et la langue écrite a moins de sens qu'auparavant (on discute, semble-t-il, la prééminence de la langue écrite). Je n'ignore pas que cette ouverture que je défends est dangereuse. Néanmoins, il faut avant tout sauver l'intégrité sociale de la langue, chercher par tout moyen à favoriser la ligne qui rendra plus facile l'identification entre langue et société. En effet, à quoi bon posséder une langue parfaite (et bien employée par 25 000 ou 50 000 usagers « intéressés »), si le peuple (au nombre de six ou sept millions), qui en est la base indispensable et unique, ne se sentait pas identifié à elle, s'il la trouvait étrange, s'il ne s'y sentait pas à l'aise ?

25. On s'est rendu sans doute compte que mon idée fondamentale est celle de dépasser la fermeture dans une élite. Cette idée devrait être, à mon avis, une véritable obsession pour tous les maîtres et conseillers de la culture catalane. D'un côté, étant donné que l'enquête sociolinguistique de 1964-1965 (cf. § 19) nous confirme l'adhésion de la masse des catalanophones, nous serions bien coupables si nous ne montrions pas d'ouverture à l'égard de cette masse ; elle ne peut pas nous voir réticents, renfermés. De l'autre côté, il faut tenir compte du poids de l'histoire : le cours des événements chez nous a été dévié par la guerre civile de 1936-1939 et ses conséquences. Les trente dernières années doivent laisser une marque chez nous (par contre, en général, la culture catalane contemporaine a voulu plutôt ignorer la réalité de cette marque). Si le poids des trente dernières années ne restait bien visible dans le corps social de la langue catalane, ceci signifierait que la langue écrite, c'est-à-dire la langue comme forme de culture (et, après tout,

etc. Voici donc que, par une autre voie, nous parvenons à la même erreur que nous avons dénoncée auparavant : c'est l'erreur qui consiste à croire que, si cette modalité « écrite » (ou « littéraire ») de la langue existe pour 25 000 ou pour 50 000 personnes « intéressées », elle devra forcément exister pour toute la foule des catalanophones (les six ou sept millions dont j'ai parlé si souvent ici...).

la culture catalane elle-même) n'est pas enracinée dans le peuple, qu'elle est coupée du peuple. Comparons avec d'autres moments de l'histoire des Pays Catalans. Est-ce que la grande influence (politique, culturelle, économique, etc.) qu'ont exercée les comtés du Midi de la France sur la naissante Catalogne n'a pas eu des conséquences linguistiques de la plus grande importance ? Le catalan est né sous la force de l'emprise du provençal (quant aux sons, quant aux formes, quant aux mots), comme une projection linguistique d'une influence beaucoup plus large. Et remarquons que cette provençalisation du catalan primitif s'est produite à une époque d'analphabétisme universel (où nous n'avions que les langues comme des « faits biologiques », parce que, comme véhicule de culture, il n'y avait que le latin) ; pourtant, le provençal a fait sentir sa puissante influence sur le catalan, avec une force et dans une mesure qu'il faut juger extraordinaires. Il ne faut donc pas s'étonner que maintenant, à l'âge de la culture universalisée, les trente dernières années aient laissé une marque dans la vie de la langue catalane, considérée comme forme de culture (tandis que, comme moyen de communication sociale, le catalan reste, après tout, la langue unique de la communauté linguistique, et c'est déjà une victoire remarquable !). Étant donné le cours des événements depuis 1939, nous devons nous réjouir que l'emprise sur la langue catalane soit claire et évidente : ceci nous démontre, et j'insiste, que la culture catalane n'est point « dés-incarnée », qu'elle n'est aucunement éthérée, mais qu'il s'agit de quelque chose de vivant au sein du peuple. Il faut donc que nous ayons du respect vis-à-vis de cette culture : ne la faisons pas artificielle, ne convertissons pas en une culture parfaite, d'élite, un ensemble de formes culturelles qui s'appuient sur une communauté toute entière.

Tout ceci ne veut pas dire non plus que, le moment venu d'obtenir toute une série de mesures sociolinguistiques efficaces pour le catalan (enseignement, diffusion, « mass media », rang administratif, académique et même officiel, etc.), la langue ne puisse pas procéder à une épuration idiomatique, en vue de devenir plus accordée avec son histoire et avec ses grands écrivains. Je pense que nous devons exiger une seule condition : que toute réforme soit entreprise sous le jour de l'indispensable identification entre langue et société. C'est le but qu'on ne peut jamais abandonner.

26. Les dernières considérations, appartenant à un futur plus ou moins capable de devenir réalité, pourraient nous éloigner de notre tâche ici : il s'agit toujours de la situation d'aujourd'hui. Je me permets de rappeler, encore une fois, qu'il faut distinguer très clairement entre la langue *parlée*

(fait biologique) et la langue *écrite* (forme culturelle). A cause des conditionnements du catalan d'aujourd'hui, nous trouvons le plus souvent, dans le domaine linguistique catalan, des personnes qui ne s'expriment aisément qu'en catalan ; ce sont évidemment des catalanophones (qui ne « pensent » qu'en catalan, dont le castillan possède un accent catalan très prononcé). Pourtant, au moment où ces personnes veulent s'exprimer par écrit, elles ne sont pas capables de rédiger en catalan le texte le plus élémentaire, ou elles ne le rédigent qu'avec des fautes énormes. C'est un autre exemple du contraste brutal entre langue *parlée* et langue *écrite*, qui atteint maintenant le fond de la société catalane. Il y a évidemment des exceptions, dans les deux sens (chez les uns, facilité à emprunter le catalan écrit ; chez les autres, facilité à s'exprimer oralement en castillan), mais il s'agit, comme je viens de le dire, d'exceptions. La situation générale est telle que je viens de la présenter. Et c'est cette situation générale qui pose le problème dans toute sa gravité.

Malgré tout, et grâce à la ténacité dont les Catalans font toujours preuve et que j'ai relevée plusieurs fois dans les pages qui précèdent, je crois pouvoir affirmer que le champ est préparé (et pour les catalanophones et pour les immigrés) pour qu'un labeur de divulgation culturelle, voire linguistique, donne des fruits mûrs et abondants.

Avant de finir, je voudrais faire une dernière constatation, qui découle de deux réalités en opposition. Nous voyons, d'un côté, une volonté décidée de survivre de la part des Catalans comme communauté linguistique, et, de l'autre, des difficultés énormes, de nature sociolinguistique, qui empêchent la survie désirée, contre lesquelles il n'est pas facile de lutter. Devant cette antinomie, la réaction des Catalans a pu se faire dans deux sens différents, qui correspondent à deux aspects de leur façon d'être : pendant des années, ils ont réagi avec tout leur idéalisme, l'idéalisme qui a présidé aux moments les plus tragiques de l'histoire de la Catalogne, et qui demeure très enraciné encore chez eux, sous la formule typique de *tot o res* « tout ou rien ». Néanmoins, étant donné qu'on ne peut pas obtenir le « tout », les Catalans sont en train de faire ressortir leur sens de la réalité (avec un petit peu d'adresse, de tactique et de considération d'autrui) ; c'est le *seny* (« sagesse ») catalan, si renommé, qui vient remplacer le *tot o res* par le sens commun (de *tocar de peus a terra*, littéralement « toucher avec les pieds au sol »), formule bien typique aussi, et qui va orienter une ligne d'action.

Je ne vais en mentionner qu'un exemple. En Espagne on a voté récemment (1970) une nouvelle « Loi Générale de l'Éducation », où il y a deux petits

points où l'on admet l'introduction des langues vernaculaires dans l'enseignement. Il s'agit certes de bien peu de chose, mais c'est toujours quand même une possibilité : il y a vingt ans tout le monde aurait négligé de s'en occuper, tandis que maintenant on a bâti de véritables campagnes de presse, en s'appuyant sur ces bases, bien faibles, pour demander l'enseignement du catalan. On pourrait en citer plusieurs exemples. Et il est fort probable que, étant donné la situation d'aujourd'hui, c'est ainsi qu'on pourra gagner du terrain.

Pour conclure, j'ose affirmer que, dans un ensemble vraiment un peu sombre, on peut déceler aussi des rayons de lumière et d'espoir. Et nous les voyons au cœur même des problèmes auxquels le catalan doit faire face. En effet, la phrase « les problèmes du catalan d'aujourd'hui » veut dire : « Le catalan existe ». Et cela suffit pour espérer avec confiance voir le résultat de tant d'efforts. Sinon, il ne resterait que la voie de la disparition (bien que celle-ci ait été retardée pendant des années, même pendant des siècles). Non : par une vie plus difficile, remplie de nouveaux problèmes (qui dépassent les problèmes déjà communs aux hommes de notre époque), bref en combinant leur idéalisme et leur sens de la réalité, les Catalans assurent l'avenir de leur langue, ce qui est un bien souhaitable non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour toute l'humanité, et tout spécialement pour la vieille Romania.

A. M. BADIA-MARGARIT,
Université de Barcelone.